

H. De Bruchard - R. Emery - A. Barcelone - P. Mualdès -
E. Armand - L. Campjon - V. Méric - Albin - Hem Day.

Zo d'Axa

mousquetaire - patricien

de

l'An-archie

Éditions : Pensée & Action
PARIS-BRUXELLES

—
1968.

Aux Editions : PENSÉE ET ACTION

HEM DAY - Boite postale 4 - Bruxelles 29 - C.C.P. 7547.56
Bernard SALMON - 110, r. Leprieu, Paris (18^e) - C.C.P. 6730.02

LES CAHIERS DE « PENSÉE ET ACTION »

- N° 1 - William Godwin
Philosophie de la Justice et de la Liberté (épuisé) 40,—
- N° 2 - Hommage à J.-B. Clément (épuisé) 40,—
- N° 3 - Étienne de La Boétie
Discours de la Servitude volontaire 40,—
- N° 4 - Huguenin et le Socialisme libertaire (épuisé)
- N° 5 - Elzéar Radoux, Savant anarchiste (épuisé)
- N° 6 - Bible de l'Objection de Conscience
et de Raison (épuisé)
- N° 7-8 - Manuel Devalde, Un ouvrier 60,—
- N° 9 - Louis Michel - Jules Verne
De qui est le 20^{ème} siècle dans les livres ? 40,—
- N° 10 - Les Manifestations à travers les âges (épuisé)
- N° 11 - François Furet - Un précurseur 40,—
- N° 12 - Domela Nieuwenhuis - Barthélémy De Ligt - Contre
la Guerre - Conférence Internationale pour la Paix (épuisé) 40,—
- N° 13 - Edouard Damiens
Le Livre de l'Éclair et du Métal (épuisé) 40,—
- N° 14 - Gérard de Lacaze Duthiers - Sa vie - Son œuvre 40,—
- N° 15 - La Vie et l'œuvre de Sébastien Faure 40,—
- N° 16 - Étrange - Kabeleu - Han Ryner 40,—
- N° 17-18 - Inda social-pédagogique 80,—
- N° 19 - Gaston Coché, poète maudit 40,—
- N° 20-21 - Visages d'un Contretemps, Han Ryner 80,—
- N° 22 - Visages de l'Anarchie - Emmanuël, B. Gille, C. Zola
capitaine, M. Devalde (épuisé) 40,—
- N° 23-24 - C. G. Jung (épuisé)
- N° 25 - Pour vaincre sans violence (épuisé) 40,—
- N° 26-27 - Socialisme et Liberté (épuisé) 80,—

N.B. - 10 francs belges = 1 franc français nouveau
Abonnez-vous aux cahiers de « PENSÉE ET ACTION »
à raison de 150 F. belges - France 16 NF.
Abonnement de propagande = 3 numéros pour le prix de 2.

PRESENTATION

Zo d'Axa, un trimardeur à sa façon, un en-dehors comme il s'en est trouvé peu au cours de ce dernier demi siècle.

*Au lieu de répéter ce que tant d'autres ont admirablement dégagé de cet esprit extraordinaire, j'ai préféré présenter dans ce Cahier de **Pensée et Action** consacré au « mousquetaire de l'anarchie », les pages écrites avec ferveur et admiration par Henry De Bruchard, Victor Méric, Léo Champion, A. Barcelone, E. Armand et Pierre Mualdès, etc., etc...*

Pourquoi hésiter, le mieux n'est-il pas de faire revivre cette excellente production, ces belles pages si vivantes qui louent l'homme et exaltent son œuvre dans son époque, et quelle époque !

Essayons de la prolonger jusqu'à nous et rendons hommage à l'homme et à ses écrits. Cela en vaut la peine, car ce suspect « du crime de pensée » fut un curieux et étrange journaliste. Cet homme qui n'adhéra à rien, ce hors d'école se refusa de plier, de s'agenouiller devant les idoles du jour. Je l'admire tel un Don Quichotte de l'anarchie et je suis convaincu, oh combien, de n'être pas le seul ! Cette race se meurt dans le monde du journalisme ; des spécimens à la Zo d'Axa sont rares.

Ils étaient quelques-uns à l'époque : Laurent Tailhade, Léon Bloy, Urbain Gohier, Victor Méric, Jules Rivet, Aurèle Patorni, G. de La Fouchardière et je crains fort d'en oublier, et des meilleurs.

Zo d'Axa était, lui, un maître. Son « En dehors » et ses « Feuilles », ces deux brûlots, son récit biographique de « Mazas à Jérusalem », publié sous cet autre titre « Le Grand Trimard », sont là pour témoigner de la haute valeur de ses écrits. On peut les relire avec un intérêt toujours vivace.

Feuille d'antan... écrira l'ami L. Lauron Nejan. Oui, sans doute, mais Feuilles de toujours qui s'imposent encore aujourd'hui, comme un bouquet merveilleux de pensées fortes, où la conviction profonde se dispute au style vigoureux et corrosif d'un pamphlétaire hors ligne.

Hélas, à ce jour, les manuels scolaires ne sont pas encore libres de s'honorer en insérant quelques pages choisies de son œuvre littéraire où le verbe magnifique chante l'exaltation de la vie, de la justice et de la liberté sociales. Quel enrichissement n'y aurait-il pas pour nos anthologies, si on y consacrait cette prose qui crie le tourment de l'individu écorché aux épines de la vie qu'il n'a ni désirée ni souhaitée.

Mais Zo d'Axa n'a jamais pu s'intégrer et c'est pourquoi tous les milieux littéraires, artistiques et sociaux l'on tenu à l'écart. Il s'en était rendu compte, ne s'en plaignait guère. Il flagella de sa plume sarcastique tous ces laudateurs, si bien qu'après sa mort, il reste un éternel rappel à l'antique horreur de la bassesse sociale qui anime ce monde de sépulcres blanchis.

Adolphe Rette a écrit de lui :

« Zo d'Axa, cette homme bizarre, content d'être lui-même, » sans étiquette de parti, sans accointances politiques, cet anarchiste hors de l'anarchie, réglait la danse. »

Et il règle cette valse des toupies et des marionnettes et sous sa plume le respect fout le camp.

Une telle audace n'est pas sans lui créer des déboires. Il nous les a contés avec talent dans son De Mazas à Jérusalem.

A 27 ans, Zo d'Axa fut inculpé par les chats fourrés, d'association de malfaiteurs, pour avoir marqué sa solidarité avec des anarchistes emprisonnés, ce qui pouvait aller chercher loin, à l'époque ! La vengeance s'associait à la loi...

Aujourd'hui, on se satisfait d'une opinion, à l'encontre d'une pensée qui hier s'affirmait avec ferveur, libre dans ses formes d'expressions personnelles.

Zo d'Axa n'aimait point l'autorité ; homme libre, il secouait en de véhémentes protestations, les attardés de la turpitude.

Qu'on relise les papiers publiés de l'« En dehors » et de « La Feuille », tous martèlent encore les cerveaux endormis par l'école, déformés par la bonne opinion publique fadasse.

« Nulle part l'énergie individualiste n'est plus violemment affirmée » que chez cet écrivain.

Zo d'Axa s'est évadé des galères sociales. Il a des trouvailles de style ; des inventions pittoresques, humaines, toute chargées de révolte multiple, si bien que ses escalades sont d'audacieuses volontés qui affirment une ardente hardiesse de vivre.

Etre soi, envers et contre tous, tel fut son credo. Il restera toujours un grand humain épris de justice sociale et c'est ce qui importe.

« L'En dehors », « La Feuille » suffisent à remplir une vie de belle honnêteté littéraire.

Zo d'Axa partit en guerre contre la presse à tout faire, corrompue, qui vit plus d'expédients que d'initiatives. Et si elle s'agite parfois, c'est pour régler les notes de fin de mois des imprimeurs et directeurs, parfois des collaborateurs. Les gouvernements deviennent parfois méfiants ; les financiers estiment pour leur part, qu'ils n'en auront point pour leur argent. Alors, d'autres moyens surgissent ; le chantage et la calomnie sont à la portée des marlous de la presse.

Bien entendu, il faut s'adapter avec habileté à ce genre d'acrobatie journalistique, sinon, ce sont les Assises !

Pour Zo d'Axa, il s'agit de défendre une idée, d'écrire lorsque l'occasion s'en fait sentir ; le verso d'un dessin d'un Steinlein peut suffire. Ce sera très bien et, par la ville entière, il s'adressera ainsi au peuple. Comment ? Mais il faut lire sa « Feuille ».

« Donc, nous aussi, nous allons lancer notre cri dans la rue. » Nous aussi, nous parlerons au peuple, et pas pour le flagorner, » lui promettre merveilles et monts, fleuves, frontières naturelles, » ni même une république propre ou des candidats loyaux, ni » même une révolution préfaçant le paradis terrestre...

« Toutes ces antennes équivalentes se psalmodient cauteusement — ici nous parlerons clair. Pas de promesses, pas » de tromperie. Nous causerons des faits divers, nous montrerons » les causes internes, nous indiquerons des pourquoi. Et nous débi- » nerons les trucs et nous nommerons les truqueurs, gens de poli- » tique et de sac, gens de lettres, — Tous les Jean-fichtre. »

Superbe et courageuse profession de foi que ce programme d'une telle envergure. Malheureusement, « La Feuille », après

25 numéros et quelques avatars, mourut en pleine bataille, au champ d'honneur de la presse.

Alphonse Galland, alias Zo d'Axa, né à Paris le 24 mai 1864, y est mort fin septembre 1930, d'une congestion cérébrale.

Il n'a pas cru au paradis divin, mais il n'a pas espéré davantage du paradis terrestre. Il a vécu l'heure présente, l'existence, sans plus, et il l'a évaluée à sa juste valeur. Dans ce « plaisir hautain de la bataille sociale », sa manière de vivre était plus qu'un état d'esprit, c'était une manière d'être.

Il a payé cher son indépendance d'esprit ; dix lignes de sa plume dans un journal lui valurent un an et demi de prison.

Mais ce mousquetaire de l'anarchie fut également un patriote de l'anarchie, comme l'a écrit Laurent Tailhade.

HEM DAY.



En-dehors. Journalistes et éditeurs écrivent indifféremment *L'En-dehors* — *L'Endehors*. Zo d'Axa écrit *En-dehors*.

Cependant en 1895, l'éditeur bruxellois Henry-Kistenaeckers, imprime *L'Endehors*; de même éditeur parisien, Chamuel dans : « De Mazas à Jérusalem » autre titre de l'ouvrage « Le Grand Trimard », mais, le même éditeur a réuni les articles de *l'Endehors* et donne comme titre à son recueil : *Endehors*.

Rappelons que Zo d'Axa fut condamné à 27 ans, sous l'inculpation d'Association de malfaiteurs : 18 mois de prison, 3.000 francs d'amende; cour d'assises du 4 juin 1892 — 2 ans de prison, 3.000 francs d'amende; condamnation par défaut le 5 juillet 1892, réduite à 6 mois contradictoirement le 20 mars 1893.

I

UNE VOLONTE

« Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seule, ce hors la loi, ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà, ne se dessine-t-il pas dans ce mot : l'Endehors » ?

Zo d'Axa.

(Epigraphe de l'*Endehors*, 1891.)

Quand on va sa route, seul, on prend à toute occasion le plaisir de dire le mot que les gens du quartier n'osent pas.

(Préface des *Feuilles*, 1899.)

Comme cadre une vieille brasserie de la rue Monsieur-le-Prince, où venaient alors trop souvent, au préjudice de leurs études superficielles, de leur santé provinciale et de leur avenir indécis, des étudiants originaires du Poitou, de la Saintonge ou du Limousin. Aussi avait-elle un nom réputé hors Paris. On y jouait force manilles, et on y buvait de nombreuses chopes. Imaginez aux murs, entre des faïences bretonnes, dans des cadres trop dorés, de méchantes toiles allégoriques, quelques paysages trop sombres, et avec une hypothétique signature, les charges inoffensives des propriétaires. Beaucoup de fumée, pas mal de sottises, des taches aux jaquettes des consommateurs, des jurons locaux par intervalles, et une déplaisante odeur de cuisine achèvent suffisamment la description.

Sans être un lieu catalogué par la police politique, la brasserie n'en comptait pas moins parmi sa clientèle des opposants convaincus. La mode en ce temps était au socialisme, nuances extrêmes, et à l'anarchie intransigeante. Il y avait des étudiants en droit qui, entre deux *pokers*, s'avouaient déjà réformateurs, des carabins fort bons buveurs tenaient pour l'avenir de la science, et parmi les élèves en pharmacie, la propriété, le libre-échange et le protectionnisme avaient d'irréconciliables adversaires. De la petite salle enfumée partait également, à des époques irrégulières, un journal hebdomadaire qui représentait la pensée des jeunes et qui vécut peu. Tant de souvenirs littéraires et bachiques se rattachaient à cet établissement !

Dans un coin, certain soir, d'Axa souriait et buvait sa chope. Un éditeur voisin nécessitait sa présence. Il y avait eu à son apparition quelque silence. On avait murmuré son nom, et c'est ainsi que je l'avais appris. Puis les discussions reprirent avec l'ardeur quotidienne. Mais cet arrêt de jurons, cette suspension de clameurs

étaient déjà comme un succès, vu les habitudes ordinaires. Au fond, tous ces révolutionnaires farouches, — je l'ai pensé depuis, — s'effarouchaient de sa présence. Alors il me parut seulement que l'ex-rédacteur de l'*Endehors*, et pensionnaire de l'Etat, semblait très étranger et très indifférent aux préoccupations du Cénacle. Et c'est même des violences affirmées particulièrement en son honneur qu'il souriait.

Maintenant que mes anciens camarades plaident d'office devant des cours d'appel, ont fait de riches mariages en province, ou pérorent toujours rue Monsieur-le-Prince, et que j'ai lu ses livres et connu un peu sa vie, comme je comprends mieux le silence amusé, et comme j'apprécie davantage l'ironie discrète qu'il laissait voir. A cette heure, je l'admiraï seulement pour sa barbiche fauve, ses yeux clairs, aigus et fouilleurs, la souplesse nerveuse de ses gestes, et cette allure mousquetaire dont toute sa personne témoignait et que faisait encore ressortir l'harmonie naturelle et l'élégance pas compliquée d'un vêtement de bure marron très ample et très simple, costume de travail et de marche, de repos aussi. Je savais qu'il avait courageusement étalé ses idées, quelque peu vagabondé, sous des climats divers, et qu'il sortait récemment de prison. Pour un ignorant du boulevard, on imaginera volontiers ce que cette dernière caractéristique constituait d'originalité.

Ainsi je n'ai pas, comme on le voit, connu cette belle époque de luttes novatrices, où, grâce à cette feuille aujourd'hui légendaire, l'*Endehors*, tant de volontés s'affirmèrent et tant d'idées purent éclore. Je n'ai pas non plus participé aux hautaines émotions singulièrement manifestées que réserva ce temps. Mais pour n'avoir pas été de ceux qui livrèrent ces batailles, pour n'avoir pas eu ma place parmi la rédaction de ce journal, la tâche m'est plus naturelle d'en contrôler la portée. N'y a-t-il pas d'ailleurs de par la malice des circonstances, ou la logique des causes restées semblables à elles-mêmes, une ressemblance formelle entre les faits d'hier et les faits d'aujourd'hui ? Et c'est l'intérêt du document, c'est le charme du livre ancien, que de nous montrer, à des intervalles d'années, parfois considérables, la similitude d'événements artistiques et sociaux, et la continuité d'idées et de sentiments en cours, dont les germes souvent nous échappent.

Tel nous apparaît l'*Endehors*, le volume où Zo d'Axa a jadis recueilli les notes brèves, les chroniques alertes que l'actualité d'il y a presque dix ans lui inspirait de par la philosophie du fait divers.

L'*Endehors* ! Par quelques lignes rapides, d'Axa nous en raconte l'histoire anecdotique, et sûr de l'avenir ne craint pas d'en fixer l'ambition au risque d'effarer ceux que l'imprévu du titre déconcerte. Le journal était né d'une idée orgueilleuse. L'évolution

de certains de ses rédacteurs, les attitudes différentes qu'ils prirent dans la suite, semblent assez l'indiquer. Comme alors ils se contentaient d'être simplement des gens de talent libre et d'esprit dégagé, cette indépendance commune à tous faisait obstacle à l'accès de quotidiens forcés depuis. Zo d'Axa rallia, — raillant un peu, — tous ces « déserteurs de la bourgeoisie » et, près de lui, donna à ces volontés désireuses de s'affirmer sans contraintes un organe sans dogmes fondamentaux et sans réticences obligées. A l'*Endehors* se signalèrent tous ceux qui s'honoraient d'une pensée sans entraves et d'un style sans lâcheté. Chaque écrivain y gardait sa note personnelle. Pour la première fois dans un organe littéraire et social, nul obstacle n'était apporté à l'expression d'un sentiment, au développement d'une idée. Et certains qui se satisfont aujourd'hui d'une opinion, s'honoraient alors d'une Idée. Des polémiques naissaient qui parfois indiquaient des tendances absolument contraires. Tel préconisait aux crises de l'époque des solutions positives que le voisin refusait d'admettre. Un prêtre discutait parmi ces libertaires. Sans crainte ni timidité, étaient dénoncés les abus de toute autorité. Zo d'Axa s'en prenait spécialement à l'Autorité, sans plus. Mais l'opinion de chaque écrivain valait seulement par elle-même. D'Axa marchait de l'avant, et outre ses *Intensifs* — contemporains du vers libre, — d'une remarquable précision de langue et d'une véhémence simplicité d'effets, il laissait sur toute bassesse et toute turpitude sa verve s'exercer au hasard, selon l'actualité. Sa volonté d'être libre, son passionné désir d'indépendance, que révélait à ses intimes une jeunesse déjà mouvementée et pittoresque à souhait, s'affirmaient chaque jour plus vivaces.

L'*Endehors* marque une date. Il semble que l'œuvre était bonne puisqu'on la continue, et que ceux même qui désapprouvaient alors applaudissent. Que d'audaces aujourd'hui consacrées par l'usage ! Le parquet que cirait alors Quesnay de Baurepaire s'était ému. Pour qualifier l'œuvre, certain substitut découvrait une épithète : Zo d'Axa fut sacré pamphlétaire. Il ne protesta pas davantage que lorsqu'en cours d'assises on le traita d'anarchiste. Les mots passent, les écrits restent.

Etre pamphlétaire constitue d'ordinaire un programme, au moins négatif. Le pamphlet est un des nombreux genres de notre littérature et offre une carrière généralement libérale. Il apparaît pourtant que par le titre même qu'il gardait au volume, d'Axa, selon une habitude fâcheuse, mais très enracinée, saisit une occasion de préciser les termes. Déjà sévissait traditionnellement, dans la littérature dite sociale, la grande *tradition* révolutionnaire. Mais comme tout s'atténue aux échos de la vie et que, de plagiats en plagiats, on en arrive à décalquer des copies, à bâtir sur doublures,

on singeait pas mal à cette époque les doctrinaires de 1848. C'était terne et pleurard comme un discours d'Armand Marrast, sonore et redondant comme les périodes assourdies de Ledru-Rollin. L'influence du 18 mars se faisait également sentir, et l'on s'ingéniait volontiers à reproduire les actes et les paroles des morts de la Commune, dont quelques survivants fâcheux entretenaient l'esprit. Jules Vallès, seul, peut-être, avait le sens du ridicule de ces parodies du passé. Il a écrit quelque part : « Terribles les sectaires, conscrits ou grognards, marguilliers de la convention ou démococs de l'église. » Et ailleurs il refuse de s'embrigader « sous un pavillon fait avec des guenilles de 93 ». Qu'aurait dit Vallès du drapeau noir ? Aujourd'hui, dans le rétrécissement des ambitions et l'incontinence des parades, on remonte moins haut. C'est le second *Père Duchesne*, celui de 1871, le *Père Duchesne* d'Emile Vermeesch qu'on songe à rénover, et malgré que l'époque héroïque des barricades soit à jamais défunte, combien parmi les écrivains ou tribuns agitateurs de foules négligent, à la péroration, le petit couplet sur les légendaires pavés de Paris qui se lèvent tout seuls. Ces enthousiasmes usés n'intéressent guère l'*Endehors* et ces lyrismes faciles l'agacent un peu. Même il prend soin de nous en avertir : « L'évolution est constante, j'ai l'horreur des doctrinaires qui veulent nous enchaîner au nom d'anciens crédos », et devant les truismes pompeux de la réunion publique, l'appel aux armes quotidien de tel saltimbanque et professionnel des tréteaux : « ce serait vieux jeu, il faudrait monter sur les grands chevaux que j'ai rarement à ma disposition ». Et voici réglée une question et signalée la différence qui existe entre l'écrivain curieux des manifestations de son époque, ennemi des tares qui la souillent, mais enthousiaste des actes par lesquels se libère l'individu, — entre lui, — et le petit jeune féroce, professionnel prudent de l'insulte dosée, colporteur du mot rosse, dont s'exerce l'industrie dans les feuilles à potins, où le snobisme des demi-salons. La tradition s'amointrit encore. Aux grands démolisseurs de jadis, à ceux qui haïssaient vraiment d'une belle haine, a succédé l'*érein*, dont la bile s'entretient d'un estomac fatigué. Les « Pall-Mall semaines » pullulent, la critique dramatique aboie du côté cour. Au monsieur chevelu et romantique à l'excès a succédé l'arriviste vêtu de complets réclames. Samson ébranlait les colonnes du temple, il aurait jeté bas le Panthéon, Mühlfred et Jean Lorrain (de Fécamp) lâchent maigrement leur diabète contre la mairie d'en face.

D'autres préoccupations que de parader dans les potinières en vogue semblent appeler d'Axa. Les minutes poignantes qu'il nota au pied de la guillotine, le jour de l'exécution d'un enfant, malgré leur tragique sobriété, surpassent en coloris toutes les évocations factices qu'un chroniqueur prétend retirer des bals de

l'Opéra. La lâcheté des foules, leur faiblesse d'intelligence, constatées bien avant les récents troubles de la rue, la provocation par l'image dans les milieux ouvriers, la bassesse infamante des feuilletons populaires, le culte des mots désuets, l'admiration des formules, le fanatisme militaire, professés par les mêmes quotidiens, autant de découvertes pour certains, font l'objet d'études rapides, d'analyses saisissantes que mettent singulièrement en relief les événements de ces deux dernières années. Une vibrante protestation en faveur du forçat Reynier, injustement condamné, achève aujourd'hui de porter ses fruits. Mais ce livre s'honore encore d'une particularité. Jamais l'insulte voulue n'y apparaît. Et cela qu'il s'agisse de Lhérot, de Beupaire ou de M. Edmond Lepelletier, dont une assez plaisante pantalonnade, fournit à d'Axa, au soir même d'une rencontre, l'occasion propice à de piquantes considérations contre le duel. Et tout est sain, tout est très simple, pas de fausses notes, nulle invective disproportionnée : un mot, un geste, une nasarde, quelques cors aux pieds de Barrès écrasés. Cela suffit.

Maintenant après la lutte littéraire, voici la vie qui va reprendre l'*Endehors* plus directe. Il est mauvais de s'encagner dans des habitudes. Il est bon que survienne brusquement l'inattendu qui vous arrache à des désirs semblables. Pour d'Axa ce fut la cellule. A. M. Quesnay de Beurepaire, mauvais écrivain, nous devons un beau livre : l'aventure pittoresque des démêlés de d'Axa avec dame Justice sous des latitudes différentes. Georges Clémenceau a écrit à propos de *De Mazas à Jérusalem* : « Le Livre, somme toute, est une grande leçon d'irrespect. » Sa valeur littéraire put forcer les timidités du *Figaro* — qui s'en excusa d'ailleurs gentiment — et par elle l'auteur fut célèbre. L'analyser est une tâche ardue ; tant de sensations défilent, tant d'impressions sont recueillies, des notes si diverses l'enrichissent !

Sous la république de Quesnay, — Loubet archonte, — Zo d'Axa fut de toutes les rafles. On perquisitionna chez lui pour y chercher du picrate. Mazas ne lui fut pas épargné, ce solitaire éprouva que l'isolement n'était pas la solitude, et ce fut joyeusement que, débarrassé des « petites spéculations du métromane Bertillon », il gagna l'Angleterre avec le naïf espoir d'y travailler en paix. Alors s'ouvre l'exil. Notes sur un congrès socialiste en plusieurs langues, discours de Lamandaim, cache-poussière de Thivrier, vexations de la police, tapage, solidarité et suspicions dans les milieux révolutionnaires, etc. Il a vu Londres. Le besoin de crier sa révolte un peu partout l'entraîne ailleurs.

En Hollande, en Allemagne, où le retiennent les musées et les vieux bourgs, il passera tranquille. Un désir de voir l'Italie le ramène à la raison, sous les espèces de carabiniers royaux qui l'expulsent. Les géôles italiennes sont sans charmes, il leur préfère

une nuit passée au clair de lune, dans les ruines de l'Acropole, avec, au matin, « l'éveil de la campagne blonde, frissonnant au pied de l'Hymette ». Voyager aussi rapidement crée des avantages : le don de la vision s'amplifie, les contrastes surgissent plus caractérisés, la sensation n'a pas le temps de s'é mousser par le séjour, Théophile Gautier, après Tackeray, préconise cette méthode. Et voici un livre qui le confirme. D'ailleurs, comment s'arrêter longtemps. Ce sont des arrestations nouvelles, des Turcs et des Juifs, des Français aussi, des évasions à coup de poing et le pont d'un bateau quand ce n'est pas la cale. Dix-huit mois s'achèveront sans hâte dans les prisons nationales. Tout ça pour avoir été condamné comme anarchiste. Et dans l'épilogue du livre, écrit en fin d'étape, l'auteur déclare, *pour la première fois*, qu'il n'accepte pas cette qualification. Pour avoir, lors des poursuites fait fi, des *distinguo* et accueilli l'accusation de son ironie poliment insolente, il avait dû, dans son besoin d'air et de lumière, interrompre sa vie quotidienne en des promenades, hélas ! jalonnées de prisons, vérifier par lui-même, une fois de plus, l'inquiétude qu'inspirent les hommes libres aux gouvernements, subir les injures de la foule, la promiscuité des argousins, sentir les heures grises de Sainte-Pélagie tomber sur lui une à une. Il ne se plaignit pas, refusa toute libération conditionnelle, « tamisa », des amitiés auxquelles il croyait avant la lettre d'écrou, et sortit enfin dans la rue, plus seul et plus fort, — sans citer Ibsen.

Si la geôle militaire, la lutte des idées et les voyages que l'on sait, n'avaient déjà formé quelque peu sa jeunesse, d'Axa semblerait dans ces lignes indiquer qu'on apprend à vivre, en prison. De la « Grande Sibérie », d'où l'on aperçoit, sous un coin de ciel, se dérouler l'immense panorama de la ville qui geint, peine, jouit et pense, d'où l'on voit la masse noire de Mazas s'échafauder près de la colonne svelte que domine, rivé à son boulet, le Génie de la liberté, d'où l'on voit le Père Lachaise, la fumée des fours crémateurs, dissipant ce qui reste du compagnon de cellule, la pensée libérée s'évade. Dans le roulement sourd et uniforme des bruits de la vie environnante, une rumeur insensible monte qui oppresse et reconforte. L'espoir de lutter encore, la volonté de vivre s'affirme avec la force des antithèses et dans le défilé des souvenirs : conventions avilissantes, nobles joies de l'existence au grand air, révoltes ou blessures, voici que se précise encore la nécessité instinctive de réagir contre tout ce qui choque, meurtrit ou courbe. Etre seul ! marcher sans compagnons dans la rude route choisie ; faire sa route, — pour soi, — la faire belle. Uniquement. But immédiat. On laissera les autres s'user au frôlement des existences passées. Parce qu'il y eut des hommes avant nous, ne nous dispensons pas d'être homme.

Il faut les lire, ces pages qui terminent le livre. La morale en est haute. Refuser de s'inscrire dans une secte, de s'embrigader dans un groupe, même voisin d'idées, n'appartient pas à tous. Certains y voulurent voir une profession de foi d'aristocratie et de dilettantisme. La meilleure réponse fut faite, ou plutôt indiquée par l'auteur : « On a parlé de dilettantisme, écrit-il, il n'est pas gratuit celui-là, pas platonique. Nous payons — et nous recommandons. »

Il a recommencé. Les *Feuilles* viennent de paraître, réunies en volume. Au cours de ces deux années qu'une seule lutte a remplies, elles évoquent bien des faits qui nous échappèrent dans la préoccupation fiévreuse des nouvelles, les incidents quotidiens de la bataille rangée.

Aucune des ces *feuilles*, lancées au jour le jour, ne répète ce que déjà l'on connaissait, ne ressasse ce que l'on avait déjà dit. Certes, il faut savoir gré aux courageux polémistes qui n'eurent crainte de marteler, sans cesse et sans trêve, le cerveau déformé de nos compatriotes ; mais que de plaisir à saluer celui qui sans rien céder, sans rien ménager, sans rien négliger, fut l'enregistreur passionné, le témoin actif des drames qu'une seule affaire reléguait aux plans lointains.

Nous n'analyserons pas la *Feuille*. Les qualités du style ; précision nerveuse, rapidité et clarté, science du terme exact et de l'arrangement des phrases, sont les mêmes que dans ses moindres articles d'Axa possédaient. La verve de l'*Endehors* s'y retrouve avec une égale généralisation d'actualités et aussi la finesse de coloris, les visions brèves et nettes que l'on admirait dans le précédent livre d'exil et de prison. La haute distinction méprisante qui lui permit de donner sa pensée entière dans un journal tel que *la Cocarde*, où il chroniquait hebdomadairement entre un sénateur de la Guadeloupe et Paul Déroulède, n'en interdit la lecture à personne. Celui qui a décrit l'exécution de Berland, buriné la face pâle et tragique d'Emile Henry, stigmatisé le masque hideux de Drumont, « policier ratiocinant selon l'évangile de saint Marc, Quasimodo terroriste brandissant l'épée de saint Georges », est, — d'autres l'ont dit avant moi, — un grand écrivain. On lira les pages frémissantes de pitié et d'indignation qui dénoncent les infamies d'Aniane, la torture du petit soldat attendant son exécution, la machination tramée contre une jeune femme qui se venge de la canaillerie d'un juge et qui fut acquittée sous la pression de l'opinion publique remuée et mise en branle. Elégances aristocratiques à considérer. Qu'on se rappelle aussi la campagne en faveur de Reynier, les collectes pour les familles des anarchistes détenus, — la prison qui en résulta pour d'Axa. Et c'est une originale boutonnière de dandy.

Cependant les doctrinaires s'insurgent et les utilitaires pro-

testent. Jean Grave est près d'excommunier. Déjà, Pierre Quillard doutait que cette volonté d'être seul tint devant les faits. Les faits sont là : coups de feu isolés dans toutes les batailles. Aux manuels de vulgarisation libertaire, voici que des gestes, des attitudes, des silences même, s'opposant, précisant un individualisme logique et sûr. Telle est la signification aiguë de l'œuvre nue, d'une œuvre et d'un homme : Zo d'Axa.

Les quelques pages qui, sous le titre *A toute occasion*, précèdent les *Feuilles*, montrent comment une volonté toujours prête peut sans cesse et bellement rebondir dans la vie. Nulle part l'énergie individualiste n'est plus violemment affirmée. Rien en ce sens ne fut avec autant de désinvolture strictement indiqué. Plus de crédos menteurs, d'espérances illusoires, d'adhésions ni de cultes, une certitude sereine de rester soi. « L'évadé des galères sociales » ne recommence plus d'anciens rêves, n'échoue dans aucune doctrine, même opposée, — pour n'être pas antisémite on ne devient pas philosémite. Aux théosophies chavirées ne succède pas « le radeau sans biscuits de la méduse humanitaire ». C'est la vie directe, brutale, pittoresque, toujours ardente qui se continue, éclairée de songes, semée de haltes. Rien d'inutile ! « L'idée de volonté ainsi n'est pas une quelconque manie, une foi nouvelle, destinée à tromper encore tes appétits et tes espoirs. C'est l'individuelle énergie de se défendre contre la masse. C'est l'altière volonté de vivre, c'est l'art de marcher tout seul — En dehors — il suffit d'oser ! »

Et la route pour chacun est diverse, et la vie multiple et changeante, constante et illogique, — d'un admirable illogisme, dont l'harmonie n'échappe pas à celui qui voit d'un œil clair, — la vie, quels que soient les actions, les chemins, les paresse, garde ses horizons les plus vastes, ménage ses plus audacieuses escalades, à ceux qui, d'aplomb toujours, sont une force et une volonté...

2 décembre 1899.

HENRY DE BRUCHARD.

LA PLUME.

II

ZO D'AXA

Le mépris de la magistrature est la première phase de l'initiation au respect et à l'amour de la Justice — non pas la justice avariée et frelatée des marchands du Palais, mais l'immuable Justice qui rayonne au-dessus des atteintes et des flétrissures que chaque jour lui infligent ses prêtres corrompus.

Vrai fils de Montmartre, un peu bohème, perché à quelque cinquième étage ; ayant pour compagne, là-haut, en lieu de toutou une mignonne chèvre, Zo d'Axa, quand il fonda l'*En-Dehors*, était surtout un fervent des lettres, de la prose magiquement rythmée, exprimant avec les gloires et les fulgurances du Verbe la splendeur du Rêve évoqué en l'âme des impulsifs.

Une chronique d'une haute moralité, provoquée par une aventure de Tribunaux, éveilla les colères de la Neuvième et de ses pourvoyeurs.

Les roquets flairant un fauve de race, d'une audace rare, aboyèrent, voulurent mordre. Dédaigneusement Zo d'Axa se retourna. Puis considérant toutes les turpitudes de ces hommes, il s'indigna. Ainsi, c'étaient les magistrats, ces pantins, ces fantoches : comme les matamores des boulevards extérieurs, ils s'étaient, la casquette sur l'oreille, et lâchement distribuèrent, du haut de leurs comptoirs, la prison aux faibles, l'amende aux sans le sou...

A partir de cette journée, Zo d'Axa — comme les sincères, comme les clairvoyants, partisan de l'anarchie — se mit à l'œuvre, à grands coups de plume entreprit de démolir la société gangrenée qui s'est jetée aux bras de ces Alphonses, les juges.

Il voulut réveiller les courages, flageller les veuleries. Et se lançant dans la mêlée, il sonna le clairon, à pleins poumons, pour rallier les hésitants, les ruer à sa suite vers l'assaut suprême.

Même dans la lutte il conserva toujours son allure superbement artiste, ne voulut que des armes richement ciselées, préférant à la masse brutale les engins triomphants qui éclatent et de leurs gerbes de feu éblouissent les regards.

Accablé naturellement par la rage des juges Zo d'Axa gagna l'Angleterre, ce royaume où s'est réfugiée la Liberté, expulsée de

notre République. Atteint de nostalgie, pour se distraire, il voyagea.

Après avoir été conduit hors des frontières d'Italie par les carabinieri romains, d'Axa rencontra en Orient un de ces résidents gagas qui cumulent là-bas les fonctions de policier, de torche-puisances et de contrebandier ; le nommé Ledoux, espérant par cet excès de zèle obtenir quelque avancement, arrêta d'Axa, le brutalisa, se conduisit en garde-chiourme.

Cet avide de liberté, ce buveur d'espace est aujourd'hui cloîtré en quelque cellule de Sainte-Pélagie — un des rares hôtels où, par le temps qui court, on rencontre encore des honnêtes gens.

Zo d'Axa est condamné à deux ou trois années d'emprisonnement. Mais ceux qui l'ont frappé — avant l'expiration de ce délai — auront pris sa place dans la cellule, si vraiment existe — c'est ma dernière Foi — cette immanente justice des choses que Gambetta s'imaginait avoir découverte...

RENE EMERY.

*La révolte est d'instinct et la Théorie est trop souvent puérite.
Tu sais tout si tu sens la souillure de la vie bête.*

Zo d'Axa.

GLABRES

Un mercredi de l'année dernière vers midi, dans le voisinage des quais, nous avons été, deux amis et moi, victimes d'un triste guet-apens.

Comme on nous avait attirés dans une maison du reste assez mal famée, quatre individus se sont précipités sur nous et ont tenté de nous refaire nos porte-monnaie. Nous n'avons pas l'habitude de conserver grand chose sur nous et c'est à cette circonstance seule que nous devons de ne pas avoir été dévalisés. Toujours est-il que les agresseurs, en retournant nos poches, ne parlaient rien moins que de nous chaparder, à chacun, un beau billet de mille.

Ils n'ont pas trouvé vingt-cinq sous.

*
**

Cette scène qui se passait au « palais de justice » mérite d'être redite.

Nous étions cités à la neuvième chambre pour outrages aux bonnes mœurs. Un article dans lequel notre collaborateur Le Coq avait exprimé de la pitié pour les malheureuses que la société a dépravées nous valait ce croc-en-jambe. On avait assigné l'auteur de la chronique, on avait assigné le gérant notre camarade Chatel, on m'avait assigné moi-même supplémentairement. Tous les trois nous comparaissions.

Ce fut bien vite fait de montrer l'abîme qui nous séparait des joyeux pornos auxquels on prétendait nous assimiler. Avec une éloquence sûre d'elle, un défenseur, M^e Desplas mit en relief notre allure plutôt austère, il indiqua les batailles que nous livrions. C'était d'une netteté qui devait s'imposer à de simples honnêtes hommes.

Mais voilà, non seulement on se trouvait en face de magistrats intègres, de plus nous avions — spécialement avec ceux-ci — affaire à des cyniques de la désinvolture. Ce fut scandaleux. Tandis que parlait notre avocat, tandis que s'accumulaient les évidentes preuves de notre bonne foi, les trois augures placés derrière le « comptoir » affectaient de ne rien écouter du tout. Ils se livraient à des exercices les mieux variés.

Le sieur président de Boislile, qui se tenait au milieu, n'était pas le plus banal avec sa tête de vieux faune guetté par le gâtisme. Il s'amusait à jouer au cochonnet avec des petites boulettes de papier.

A sa gauche, le sieur Bastide s'étirait, les manches retroussées, exhibant du linge qui avait été blanc, se renversant à droite sur son fauteuil, se recouchant vers la gauche et grattant avec des ongles rageurs une barbe à pellicules.

Le sieur Bidet de l'Isle, lui, laissait errer de grimaçants rictus sur sa physionomie simiesque en poursuivant *con amore* la lecture du *Boulevard*. Quelquefois il feuilletait aussi une collection des *Beautés Parisiennes*. Certes il ne restait inactif et nous ne l'avons vu qu'à deux reprises hypnotiser son regard de buveur triste sur un petit carafon de cognac placé près de ses fournitures de bureau.

Quant au procureur de la République, le sieur Cabat, un gros homme dont la face dénonce tout autre chose que de la finesse, il se contentait de rédiger sa correspondance.

Il ne faut pas s'étonner si ces quatre sieurs, qui n'avaient rien entendu, s'entendirent à merveille — ils s'entendirent comme magistrats en foire !

L'avouerais-je ? au fond, la condamnation qui s'ensuivit — 1.000 francs d'amende pour chacun de nous, ne me paraît pas exagérée.

*
**

Il s'agissait, en effet, non de protéger les « bonnes mœurs » qui n'étaient évidemment point en cause, mais de réagir, d'insidieuse façon, contre les giffles appliquées hebdomadairement à la magistrature. Trois mille francs c'est pour rien.

C'est d'autant plus pour rien qu'il est probable que notre argent n'enrichira guère le fisc.

La vengeance de Thémis a donc été tout aussi puérile que maladroite et basse.

Personne n'est demeuré dupe de ce coup de Jarnac.

L'attitude des applicateurs de lois a souligné lourdement leur volonté de faire quand même une exécution sommaire. Ces gens là sont décidément des gaffeurs peu décoratifs.

ZO D'AXA.



Zo d'Axa

PORTRAIT DE ZO D'AXA

PAR STEINLEN.

III

Zo d'Axa ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Telle est la question que selon toute vraisemblance ont dû se poser bon nombre de lecteurs, de certains grands journaux, en parcourant entre la lecture de telle chronique aimable et celle de la relation des dernières grivèleries du prince Fernand de Bourbon, les quelques lignes apprenant la tentative de suicide de Zo d'Axa. Ces syllabes exotiques et sonores ont dû les laisser bien indifférents. Gageons qu'ils eussent préféré que le gazetier les entretint des irrévérances de Maud Loty ou des exploits de quelque footballer insigne.

Zo d'Axa, ce nom insolite et vibrant n'a point retenu les attentions, éveillé les curiosités, les lecteurs l'ont peut-être happé au passage, mais bien vite ils ont jeté les yeux ailleurs, soucieux de vocables moins hermétiques à leur entendement. Libertaires, nous ne pouvons céder à la carence générale, il nous faut rappeler ce que fut le compagnon d'Axa et l'assurer de notre estime ainsi que de notre admiration. Nous ne pouvons faillir à ce devoir qu'exige impérieusement la plus rudimentaire probité, la plus mièvre reconnaissance.

Zo d'Axa, ce nom évoque, chez ceux qui n'ont point tout à fait oublié, osons croire qu'ils sont nombreux, tout un passé de luttes violentes, d'âpres combats, d'enthousiasmes non mercantiles, de fougues admirables et désintéressées. Ce nom, presque un drapeau ravive en nous le souvenir d'une époque fébrile, haletante, impatiente, avide de réalisations, une époque, toute de combativité, d'espérance, d'énergie, d'initiative, et toujours de sublime désintéressement. Zo d'Axa s'accompagne pour nous de Dardare, et de Leveillé, de Vaillant et d'Emile Henry, Zo d'Axa c'est aussi l'Affaïre, l'espoir de lendemain plus radieux, de devenir meilleurs, c'est l'époque des violences sincères et justifiées, de vaillances généreuses et toujours dommageables à qui les assume. En dehors d'Axa se voulut, en dehors il se réalisa, bellement, joyeusement, mais non avec impunité. La satisfaction de se dire rebelle, il la paya ; la France est en effet un pays où l'on ne peut se proclamer libre, sans désobliger gravement le Code. Que de coups donnés en pure perte, que de vigoureuses estocades boutées en vain. Le monde est aujourd'hui ce qu'il était hier, et nous avons lieu de craindre qu'il ne soit demain, identique. Seulement il n'est plus de Zo d'Axa, pour animer les cœurs, pour échauffer les convictions, il ne sonne plus le ralliement, le long des routes qui acheminent vers la vérité.

Zo d'Axa fut lui aussi un individualiste. Il le fut avec fierté, avec bien-fondé et non par littérature. Il nous plaît d'insister sur

son individualisme, cette question étant toujours controversée avec ferveur et vivacité, son actualité étant toujours cuisante.

Ah ! l'individualisme de Zo d'Axa pour n'être point *héroïque* ou *d'action d'art*, était moins illusoire et d'un plus franc aloi. Zo d'Axa n'était point de ceux qui voient toute vérité, toute justice en Nietzsche ou en Stirner, il n'était point de ceux qui pour justifier tels comportements saugrenus, sinon malhonnêtes, invoquaient Zarathoustra. Zo d'Axa ne se voyait point à tout propos dans le besoin de référer ses aperçus, ses jugements sur l'Enfer Social, à tel ou tel théoricien de l'individualisme.

Stirner, Schopenhauer, il n'ignorait point leurs noms, mais il ne faisait guère cas de leurs mandements philosophiques. Que lui importait que l'éthique de l'un prévalût sur celle de l'autre, cependant les compagnons Dardare et Leveillé étaient-ils en proie aux tourments de la magistrature, le généreux Zo accourait, seul dans la presse, alertant les amis, encourageant les prévenus de ses sympathies, prêtant à leurs familles en détresse le secours des souscriptions ouvertes dans *l'En Dehors*. Zo d'Axa, lui ne vivait « point sur l'illusion », et s'il lui arrivait de lancer gaillardement les foudres, c'est qu'elles le déconcertaient par leurs vilénies, par leurs lâchetés, il n'avait en leur plantant ses banderilles que le dessein de secouer leur torpeur, leur indifférence funeste.

Les coteries d'esthètes, les chapelles « d'action d'art » ne le rangeaient point derrière leur oriflammes pompeuses, mais puérides. Les écrits de Zo d'Axa n'étaient point de contemplatives et subconscientes rhétoriques, la psycho-synthèse, et autres sottises bien vêtues n'avaient pour lui que de forts bien médiocres attraits, mais... le forçat Reynier avait-il été condamné à tort, sur de fausses dénonciations, Zo d'Axa brandissait les écrivains et en déchiraient le visage des imposteurs et des coupables ; de combien de nobles campagnes attachait-il le grelot ? Toutes ces véhémences, toutes ces indignations n'allaient point toujours sans inconvénient, on ne bafouait point les puissants, on ne piochait point l'édifice croulant de la vieille société, sans rendre des comptes, aux tenanciers des maisons closes : Gouvernement, Justice ; c'était alors les portes de Mazas ou de Sainte-Pélagie qui s'ouvraient pour le magnifique pamphlétaire. D'autrefois, il disparaissait avant la venue des sbires et courait l'Univers ; une chasse éperdue à travers le Monde, en proie aux polices, en butte aux chancelleries, tel était son sort. Toutefois, Zo d'Axa, ne consentait jamais à un peureux silence, quelque nouvelle *Feuille* lancée par lui, clamait à tous les vents, ce qu'il savait être la vérité.

Son individualisme, aucunement spéculatif, non commandé par le désir de paraître à la mode ou de se conformer à quelque snobisme de bon goût, fut tenace.

Il fut d'autant plus tenace que tous ceux qui tiennent comptoir de pataphysique au grand hall de la Philosophie n'y étaient pour rien. Tous les gens de lettres en habits noirs et en escarpins vernis, tous ceux qui obèses de leur importance, poitrinent dans les salons bien famés, ne cessant de frapper le gros abdomen « Moi », tous ceux-là ne se sont jamais dits ses disciples. Il en vaut mieux ainsi. Tous les énamourés de leur « beauté intérieure », tous ceux qui sont forts de leurs puérides prétentions, fats d'un scientisme sans appel, tous ceux-là ne se réclament point de Zo d'Axa, il faut les en féliciter, car il ne détestait rien tant que leurs niaises abstractions, que leurs incompréhensibles concepts éthérés. Non il ne fut jamais du bord, des Marcel Sauvage et autres gendarmes de l'Anarchie, qui débute *par-delà la mêlée*, pour plonger finalement leurs gueules baveuses, dans les augees nationalistes et patriotardes de la grande presse. C'est de bonne justice que ceux qui après avoir défrisé avec vigueur les collectivités s'acheminent vers de rémunératrices conversions, le méconnaissent.

Zo d'Axa suscite encore chez nous bien des regrets, il nous rappelle Lucien Descaves, anarchiste, ce même auteur de *sous-offs* qui n'hésite point à couvrir de son autorité les plus affligeantes platitudes de *l'Intransigeant* ou du *Journal*, Georges Lecomte aujourd'hui vedette de l'Institut, autrefois chambardeur à *l'En Dehors*, Tristan Bernard, Félix Fénéon, Camille Mauclair, Henri de Régnier, Viéllé Griffin, Pierre Veber, tous aujourd'hui pourvus de confortables niches, assurés de lendemains heureux, d'avenir sans aléas comme sans gloire. Tous ces satisfaits qui confinaient autrefois leurs talents naissants en des rôles subalternes, pissent aujourd'hui, une littérature désespérante, mais sagement rétribuée, dans tous les urinoirs de la grande presse. *L'En Dehors*, ils ne veulent plus s'en souvenir, naguère ils l'aidèrent quelque peu à battre en brèche les vieilles redoutes ennemies : Armée, Capital, Magistrature, et présentement ils lamentent le soir à la veillée les chagrins dont ils affligèrent, en leur jeune âge la grand-maman Patrie, la grande-tante Démocratie. Zo d'Axa, en qui les Jean Grave, les Charles Albert, ceux-là mêmes qui devaient en 1914, trébucher de la plus irrémédiable façon dans l'asservissement, ne voulurent voir longtemps qu'un littérateur, fut un véritable Révolté. S'il en avait été autrement il eût lui aussi trouvé son chemin de Moscou.

Le Libertaire.

Vendredi 9 décembre 1927.

A. BARCELONE.

IV

Il y a près de deux ans, je crois, que la nouvelle nous parvenait d'une tentative de suicide de celui qui fut le grand polémiste de l'*En Dehors* et de la *Feuille*. A cette époque, nous publiâmes dans le *Libertaire*, sous la signature d'un camarade un article sur celui qui sut marquer son passage dans une période particulièrement tragique, mais aussi glorieuse, du mouvement anarchiste.

Zo d'Axa est mort.

Zo d'Axa ! ce nom, évidemment, ne dit rien aux jeunes. Quelques-uns peut-être ont eu la chance d'avoir entre leurs mains la collection de la *Feuille* et de *L'En Dehors* — dont E. Armand a repris le titre mais sans en continuer l'esprit — et aussi ce petit chef-d'œuvre intitulé *De Mazas à Jérusalem*. Ceux-là comprendront mieux quelle était la valeur de l'homme qui vient de disparaître.

J'ai lu à peu près tous les articles qui viennent de lui être consacrés, notamment ceux de Victor Méric, Emile Buré, de Marmande, Bernard Lecache, etc. Il est bien regrettable que Matha, qui fut son gérant et exilé en cette qualité, ne soit plus de ce bas monde. Il aurait eu lui aussi, quelque chose à dire, dont nous eussions tous, certainement, pu faire notre profit.

Zo d'Axa n'était pas anarchiste. Tous le répètent avec insistance. D'Axa ne pouvait, paraît-il, se plier aux dogmes quels qu'ils soient, et, naturellement, l'anarchisme a ses dogmes, ses pontifes et ses églises (? !). C'était un en-dehors. Laissons-lui cette qualité.

Mais c'était, avant tout un révolté qui, s'il méprisait ou affectait de mépriser la foule — ce n'est pas toujours la même chose — ne cherchait pas à pousser cette foule en avant pour la satisfaction d'intérêts plus ou moins avoués, ainsi qu'il est de mode chez les révolutionnaires à la mode bolcheviste, mais qui, au contraire, était toujours prêt à payer de sa personne. Il connut la prison et l'exil pour avoir attaqué et avec quelle fougue, les institutions bourgeoises, et cela nous suffit.

Zo d'Axa avait de l'argent ; il l'employa à lancer des journaux subversifs. Lorsque quelqu'un a de l'argent et qu'il lance un journal quel qu'il soit, il est sûr de traîner à sa suite toute une séquelle de personnages qui voient là une occasion unique de percer, de se faire un nom, quitte ensuite à changer le fusil d'épaule lorsque leur but est atteint. Zo d'Axa eut donc pas mal d'amis et de collaborateurs qui, tel ce Pierre Veber « long serpent à sornettes »,

ont à peu près tous réussi à se faire un nom et une situation. A quoi bon en citer d'autres ?

*
**

Emile Buré, rédacteur en chef de l'*Ordre*, renégat notoire mais journaliste de talent, trace de Zo d'Axa ce portrait :

« Il vécut aux temps héroïques de l'anarchie et trouva le moyen de scandaliser tout à la fois bourgeois et anarchistes. Ennemi des lois, de toutes les lois, celles de la société comme celles des partis, des groupes ou des sectes quels qu'ils fussent, il se disait « en dehors » avec la plus charmante des puérités romantiques. Sur une barricade, il eut bien, lui aussi, pour viser et tuer un soldat de l'ordre, demandé le fusil d'un insurgé, mais, si celui-ci en reprenant son arme, s'était avisé de le féliciter et de vanter sa conviction, il eut souri de sa candeur. S'il ne croyait à rien, même pas à lui-même, dans son amer et desséchant individualisme, il aimait les « beaux gestes » et le « geste de révolte » était pour ce mousquetaire attardé, le plus beau des gestes. Il méprisait sans doute la plupart des compagnons de la « société future » qu'excitaient au combat ses articles d'une verve endiablée, mais, vaincus il ne les abandonnait pas. Il tendait avec eux les poignets au fer du vainqueur avec une parfaite insolence. »

Nous négligeons, bien entendu, les suppositions de Buré en ce qui concerne le « mépris » de Zo d'Axa pour ceux qui luttèrent avec lui contre les iniquités sociales, mais qu'il n'abandonnait pas dans la peine. Cela semble un peu paradoxal.

*
**

Zo d'Axa, à son honneur, ne marcha pas plus pour la guerre du droit que pour la révolution russe. Sollicité en 1917 de donner ses mémoires, il écrivit à Buré : « Ce n'est pas par hasard que je n'écris jamais et si d'ailleurs il me prenait quelque vain plaisir à penser tout haut, je ne serais pas rétrospectif. C'est au présent que je parlerais et trop en dehors, croyez-le, des ronrons de l'Union Sacrée, car je suis le même, malgré le poil blanc et le silence... »

Et Emile Buré qui ne demanderait pas mieux certainement, de croire morts l'anarchie et ses partisans, de conclure :

« Jehan Rictus est Action française, Zo d'Axa meurt En dehors. La grande, la pittoresque bohème romantico-anarchiste appartient au passé. C'est probablement qu'il n'y a plus rien à détruire... »

Jehan Rictus, Action française, cela resterait à prouver. Lors-

que, il n'y a pas bien longtemps, l'auteur des *Soliloques du Pauvre*, sur ma demande, donna son gracieux concours à une fête pour ce journal, il se défendit contre ce ragot et contre celui qui faisait de lui un millionnaire. Ceux qui connaissent la façon de vivre de Jehan Rictus sont fixés sur ces points.

Quant à dire qu'il n'y a plus rien à détruire parce que l'on ne voit plus de ces gentilshommes de lettres croiser le fer contre les horreurs présentes, c'est aller un peu vite en besogne.

Ce n'est pas notre faute si les amis de Zo d'Axa ont mal tourné, si le présent leur donne des satisfactions matérielles, telles que leur ardeur juvénile s'est transformée — dans les cas les plus heureux — en un scepticisme souriant.

Il y a tout à détruire. L'autorité s'avère de plus en plus, quelle qu'en soit la forme, comme l'unique cause de tous les maux dont souffrent les humains. Plus les années s'écoulent et plus elle démontre son impuissance et sa nocivité.

Si les « mousquetaires » meurent ou se retirent de la mêlée; il reste encore des anarchistes qui continueront la lutte, peut-être sous des formes moins romantiques, mais qui sauront conserver, néanmoins et d'une autre façon que ses laudateurs actuels, le souvenir du libertaire Zo d'Axa.

PIERRE MUALDES.

« Le Libertaire », Samedi 20 septembre 1930.

V

Zo d'Axa est mort...

Par ces temps de veule conformisme et d'universelle platitude, c'est un homme bien étrange qui disparaît...

Zo d'Axa !... Ces syllabes exotiques et sonores, ces notes brèves et claires qui vibrent haut comme un coup de clairon, ne disent pas grand chose aux jeunes générations. Et elles sont bien oubliées des anciennes.

On devrait se souvenir, pourtant.

Zo d'Axa ! Ce nom retentissait naguère, comme un signe de ralliement. Aujourd'hui, il évoque tout un passé de luttes glorieuses et de généreux sacrifices.

Il y a quelque quarante ans, un homme de temps à autre, prenait fantaisie de dire les mots que personne n'ose.

En tirailleur, sans comparse ni chef de file, d'Axa hardiment, faisait le coup de feu dans toutes les batailles de la vie.

Et c'était l'*Endehors*, et c'était la *Feuille*.

Devant la léthargie des uns et la carence voulue des autres, d'Axa se dressait, crâne et résolu.

De son fouet vigoureux, il réveillait les énergies lasses, pour de nouveaux combats.

Et s'il était redouté de tous les bateleurs qui trafiquent de la crédulité du peuple, en lui promettant des lendemains paradisiaques, il était aimé de toutes les fières volontés éparses, qui ne sauraient se résoudre à la vile soumission du huis clos des partis, aux acquiescements lâches des collectives disciplines...

Tous les francs-tireurs, tous les enfants perdus, tous les en-marge, tous les irréguliers, tous ceux qui vont leur route, isolés et farouches, sans réciter jamais les patenôtres des catéchismes sociaux, tous ceux-là connaissaient d'Axa et accouraient à son appel.

Ah ! non, les béleries approbatives des fidèles et des disciples, il les laissait aux marchands de paradis qui endorment les foules, au ronron de leurs cantiques menteurs.

D'Axa disait la honte des passifs embrigadements. Il disait aussi la fierté d'être, hors les servitudes et le « rivet des lois ».

Les gens de parti, tous ceux qui ont une foi, un credo, des principes (!) n'aimaient point ce réfractaire sans drapeau ni doctrine qui ne brigait ni mandat, ni place d'aucune sorte et qui avait l'inconcevable audace de se rire de leurs prêches et de leurs exorcismes.

Aussi bien, tous les thaumaturges pour l'an 2000 ! tous les alphonse de la Sociale avaient pour lui la mésestime qui convient.

Littérateur !... Dilettante !... disait-on.

Et les marchands d'orviétan libertaire, eux-mêmes, lésés dans leur négoce étaient bien près d'excommunier...

Et haussant les épaules devant les philistins cérémonieux et pontifiants de la sainte doctrine, le généreux Zo allait, méprisant les liturgies et les rites, au gré de sa passionnelle nature, sans autre rythme que celui des libres sensations, où le changeant spectacle de la vie, tour à tour, l'entraînait...

Il allait au combat, sans espoir d'avenir meilleur, guidé seulement par son instinct frondeur. Il bataillait pour le plaisir de la « lutte et de l'irrespect », avec le seul souci, disait-il, de garder dans la mêlée « la loyauté passionnée du mot juste et du coup précis ».

Zo d'Axa meurt à peu près inconnu.

Il en va toujours ainsi quand on n'a pas voulu se résigner aux enrôlements qui avilissent, aux solidarités menteuses des groupes.

La Société ne pardonne pas aux isolés. On doit être du troupeau. Dès qu'il y a un groupe, si petit soit-il, il y a conformisme et malheur à ceux qui s'en écartent !

Zo d'Axa, endehors impénitent, s'en est allé, se souciant peu des suffrages de la renommée, fort de la seule estime de quelques rares amis.

Je voudrais dire ici quelle a été sa vie capricante. Il est peu d'existences aussi pleine d'aventures mémorables...

*
**

Zo d'Axa, de son vrai nom Alphonse Galland, est né à Paris, le 24 mai 1864. Son père, bourgeois cossu, ingénieur de la Ville de Paris, le place à Chaptal où il fait des études quelconques.

A dix-sept ans, l'Armée le tente. Quelque temps, il prépare vaguement Saint-Cyr. Cependant, sa hâte de s'évader du collège est si grande qu'il piaffe, s'impatiente, fait la nique aux examens.

A dix-huit ans, il s'engage dans un régiment de cuirassiers. Plein d'illusions, il croit trouver dans l'Armée une issue à la fougue aventureuse qui commence à l'enfiévrer.

Marché de dupes !

Souvent de jeunes gaillards, nullement enthousiastes de la chose militaire, entrevoient cependant, dans leur avril impétueux, l'armée comme une possible délivrance de la tyrannie tâtilonne de

la famille, et aussi comme une porte ouverte sur le Hasard et l'Aventure.

D'Axa, tempérament de feu, coureur de risques, et avide d'émotions neuves, se laisse prendre au mirage.

Quelques mois s'écoulent et déjà la morne servitude de la vie de garnison accable notre volontaire. Il est brigadier, sans qu'il use jamais de l'autorité dont il est investi.

Il demande à passer aux chasseurs d'Afrique. Là, pense-t-il, la vie est moins monotone, et l'on connaît une activité plus libre. Hélas, les chiourmes africaines sont identiques aux casernements sans gloire de la métropole.

— Envoyez-moi au Tonkin, demande alors d'Axa, pour y aller je rendrais volontiers mes galons.

— Au Tonkin, non ! mais aux compagnies de discipline, c'est probable, lui répond le colonel, furieux.

Que faire ?... Attendre deux années dans l'enfer soldatesque, la libération... D'Axa n'en a pas la patience.

Il déserte. Et, histoire de faire pièce au trop grincheux colonel, il emmène sa femme...

On le retrouve à Bruxelles. Les *Nouvelles du Jour* accueillent quelques articles de reportage, puis *l'Eden* et *l'Alcazar* proposent successivement au réfractaire la place de Secrétaire général.

La vie bête, sans imprévu, sans risque d'aucune sorte, recommence. D'Axa en est vite las. Il quitte la Belgique, vit quelque temps en Suisse, et passe ensuite en Italie. On le voit à Turin, à Naples, à Rome, où il fréquente la Villa Médicis. Il est alors, dit Lucien Descaves, dans une étude qu'il lui consacra en 1892 « cette épave flottante que roulent les grands fleuves, entre des rives changeantes, sous des nuages gagnés de vitesse ».

Vient l'amnistie 1889. Zo d'Axa rentre en France.

*
**

L'Endehors paraît. Un journal au titre insolite, à la mise en pages dite à l'américaine. Sur la manchette, une épigraphe bizarre, d'intention altière, explique le titre :

« Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide » seule, le passionnel complexe, le hors-la-loi, le hors-d'école, » l'isolé chercheur d'au-delà. »

En première page, un article tout à la fois mesuré et véhément, d'une poignante vérité : *Branche de mai*. Cela est signé d'un nom

que personne ne connaît, un nom drôle qui évoque les tons chauds des pays du soleil : Zo d'Axa..

Ce fut de la stupeur.

Le journal était né d'une idée orgueilleuse. L'imprévu du titre déconcertait quelque peu. L'épigraphe affirmait une volonté d'être seul, implacablement seul. Cette volonté tiendrait-elle devant les faits ?

Zo d'Axa a tenu ses promesses. Et haut la main !

Endehors il s'affirma, endehors toujours il vécut...

L'ambition de d'Axa, en créant son journal, était de donner une feuille libre aux écrivains avides comme lui de parler clair et sans retenue, une tribune où chacun pourrait aller jusqu'au bout de sa pensée. Je voulais, disait-il, tenter la première réalisation d'un groupement sans idéal, sans hiérarchie dans lequel l'individu, l'artiste s'épanouirait dans « sa personnalité toute, jalouse même de n'être point étiquetée ».

Rapidement d'Axa conquiert la faveur de tout ce que la jeune génération de lettres comptait d'hommes courageux.

Tous se sentaient attirés par ce grand garçon mince, de courtoises manières, au visage franc, aux yeux ingénus et rieurs, à la barbe d'un beau roux vénitien. Il leur offrait une tribune où l'on pouvait s'exprimer sans euphémismes discrets ni peureuses réticences.

Dirai-je ici tous ceux qui fréquentèrent la salle de rédaction de l'*Endehors*, curieusement installée dans un sous-sol de la rue Bochart-de-Saron, près du boulevard Rochechouart ? Autour d'une immense table de rédaction, le compagnon d'Axa réunissait quelquefois ses collaborateurs. La salle était nue. Quelques épées, appendues au mur. Dans un coin : un orgue, qui faisait retentir les voûtes du caveau quand il ne manquait plus de copie.

D'Axa avait avec lui comme collaborateurs des hommes qui se nommaient Octave Mirbeau, Lucien Descaves, Paul Adam, Victor Barrucand (l'auteur du *Chariot de Terre Cuite*, d'*Avec le Feu*, celui-là même qui lança l'idée de *Pain Gratuit*) ; Félix Fénéon, le méphistophélique Fénéon, celui qui au procès des Trente accablera de railleries le Procureur Bulot, Arthur Byl, qui finit brocanteur au marché aux Puces à Saint-Ouen ; Bernard Lazare, l'homme qui inventera l'affaire Dreyfus bien avant Zola ; Pierre Quillard, qui fut quelque chose comme attaché d'ambassade du côté de Constantinople ; Henry Fèvre, l'auteur de *Galafieu* et d'*Au port d'armes* ; Edouard Dubus, que l'on trouva un jour suicidé dans les vespasiennes de la place Maubert, le délicat musagète de *Quand les violons sont partis* ; A.-F. Hérold. Georges Lecomte, Henri de

Régnier, aujourd'hui tous deux de l'Académie française ; Etienne Decrept, Emile Henry, le Saint-Just de l'Anarchie ; Saint-Pol Roux le *Magnifique*, le poète de la *Dame à la Faulx* ; Jules Méry, Alexandre Cohen, Charles Châtel, un type bien curieux, le fondateur de la *Revue Libertaire*, et aussi Camille Mauclair, Lucien Muhlfeld, Ajalbert, Verhaeren, Vielle Griffin, et même Pierre Veber et Tristan Bernard !

J'allais oublier un des types les plus étranges de la bande : Georges Darien, le puissant écrivain de *Bas les cœurs*, de *Biribi*, et du *Voleur*, ces chefs-d'œuvre méconnus mais toujours vivants.

Rarement journal d'avant-garde put s'enorgueillir d'une aussi belle collaboration.

*
**

L'*Endehors* devait faire quelque bruit. On s'inquiéta. Les prétentions affichées par le directeur de ce petit brûlot parurent d'une singulière audace, sinon d'une inconscience folle.

D'Axa réaliserait-il l'affirmation défieuse et hautaine de son titre ? Cette volonté témérairement affirmée d'aller seul faisait sourire.

Fantaisie d'esthète ! Velléités fanfaronnes !... disait-on en haussant les épaules. A la première escarmouche d'Axa s'évanouirait et l'*Endehors* serait emporté par le vent.

Déjà les pharisiens qui se prosternent devant le Grand Tabernacle se réjouissaient de la prochaine disparition de cet intrus, qui se mêlait d'avoir sur chaque chose des idées claires et nettes et sans jamais, pour cela, balbutier leurs antennes ni chanter au lutrin de leurs fabriques.

On allait bien voir...

Des sornoiseries dénigreuses et des malveillances qui se voulaient ironiques s'acharnaient contre lui.

Vinrent les sombres jours du péril...

On vit alors d'Axa vivre, avec une insolence allègre, toute la menace orgueilleuse de son titre.

*
**

On peut ouvrir la collection de l'*Endehors*. N'y cherchez point d'austères morceaux d'apologétique libertaire. Le genre docte et filandreux n'est pas dans la manière du léger Zo.

(1) Ces ouvrages ont été réimprimés à Paris. *Bas le Cœur* et le *Voleur* chez : Pauvert ; *Biribi* : chez Martineau.

Il n'est guère expert dans l'art des vaticinations prophétiques.

L'*Endehors*, à l'encontre de tant d'autres feuilles qui se disent libres, et qui peut-être se croient telles, n'est ni un sermonnaire, ni une chrestomathie.

C'est autre chose. Quelque chose de bien plus simple.

Des chroniques alertes, en quelques lignes brèves, disent les forfaitures de la veille, l'iniquité du jour.

Au hasard de l'actualité, des convictions se précisent, des attitudes se campent...

Un jour, c'est Fourmies. Le premier mai, dans le Nord, la glorieuse armée française a fait des siennes : quelques manants ont été abattus... Emoi dans le pays.

A la Chambre, messieurs les représentants du Nord, Jules Guesde et Paul Lafargue, je crois, d'autres encore, palabrent — gestes et trémolos — déclament, menacent...

Du vent !...

Partout c'est un dévergondage de jérémiades grandiloques — pleurs de crocodiles et lamentations d'écrivain.

Malgré les simulacres de douleur et d'indignation, on s'obstine à ne pas voir les responsables.

L'*Endehors* paraît. Et d'Axa, dans un saisissant raccourci sans fausse sentimentalité, comme sans tendresse excessive pour le petit soldat — le bon petit soldat, vous savez, qui sort du peuple — met les choses au point...

Et c'est un cri inattendu dans le concert dolent des croque-morts humanitaires. Parlant de la petite Maria Blondeau, fauchée par la mitraille républicaine, il écrit.

« Cette jeune fille tombée au premier plan, cette gamine de » dix-sept ans, qui s'avancait, évidemment inquiétante, sur les » bataillons carrés de nos soldats, une branche de mai dans la » main ! cette enfant que trois ou quatre balles de nos merveilleux » Lebel ont couchée pour jamais, toute rougie d'horribles blessures — avez-vous pensé que ce ne sont pas des coups de feu tirés » dans le vague d'une foule lointaine qui l'ont frappée ? Avez-vous » pensé que les balles se sont concentrées sur elle comme en un » rendez-vous de sang ? Vous êtes-vous demandé, une fois, angoissé :

» — Si pourtant on l'avait visée, cette enfant ?

« Visée ! ...

» Il faut bien qu'elle s'anime cette pensée ; car la fillette, » si près, à la bouche même des fusils, presque isolée en avant- » garde, on pouvait ne pas la toucher ! Il suffisait de le vouloir.

» Et on ne l'a pas évitée, cette petite victime si proche...

» Donc, derrière le hérissément des baïonnettes, le soldat s'est » rageusement dit :

» — Assez ! ils nous la foutent mauvaise avec leur premier » mai ! sale corvée — tenue de campagne — astiquage à n'en plus » finir — faire le poireau — recevoir même des cailloux — être » engueulé par le sergent — et puis... c'est cette petite garce avec » ce branchage en main, oh ! celle-la, elle n'y coupera pas...

» Ils ont visé.

» L'homme est cavernusement mauvais. Où il est pire, c'est » à certaines heures, sous l'uniforme de soldat. »

Et l'article continue, incisif, aussi tragiquement révélateur, montrant par-delà la responsabilité officielle du commandant Chappuis, celle aussi grave, plus grave même des hommes du rang.

On comprendra, après une pareille citation, que d'Axa, qui ne voulut jamais excuser les vilénies de ceux d'en-bas, par la malveillance de ceux d'en haut, ait été regardé comme suspect, par ceux qui tirent provende, fifrelins et honneurs, des cajoleries dont ils dorlotent la hurle...

Et l'*Endehors* continue à stigmatiser les lâchetés et les faiblesses des uns et des autres ; avec une distinction méprisante, il va sa route, narguant les ostracismes et les vacuités pontifiantes...

Tour à tour railleur ou grave, toujours d'une concision aiguë, d'Axa exerce sa verve au hasard, selon l'événement du jour.

La philosophie du fait-divers, le commentaire de la plate vie quotidienne, si fertile, parfois, en turpitudes et en exactions de toutes sortes, lui inspirent de belles et fortes pages qui valent bien — et comment ! — toutes les brumeuses rêvasseries qu'ont élucubrées les apôtres de l'*Evangile Nouveau*, annonciateurs d'Eldorados pour l'an 2.000.

Ainsi, un matin sinistre, il note au pied de la guillotine, l'exécution d'un gosse. En quelques lignes d'une tragique sobriété, il dit l'affreux calvaire du petit Berland.

Une autre fois, c'est pour le forçat Reynier qu'il élève la voix...

... Ce sont des camarades anarchistes qu'il défend avec crânerie.

A Levallois, un jour de manifestation, des anarchistes, les compagnons Decamp, Dardare et Léveillé, tirent sur la police. Les gardiens de l'ordre écopent. L'alarme est donnée. Des renforts sont amenés promptement. Les braves compagnons succombent sous le nombre. On les traîne, pantelants, au poste. Les chiens de presse et de police hurlent à la mort. Les honnêtes gens réclament un châtement. Pour Decamp et ses amis, c'est la Cour d'Assises. Le procès vient. Les journalistes, toujours prêts à donner

le coup de pied de l'âne aux vaincus, ne faillirent point à leur tâche. Ils bavent ignominieusement sur les accusés.

Un homme se dresse, pour dire leurs vérités, aux sycophantes. Il est seul. C'est d'Axa.

Quelques temps après, le vertueux Bulot, qui s'était féroce-ment distingué dans son réquisitoire contre Decamp, Dardare et Léveillé, allant jusqu'à réclamer leurs têtes, pour quelques écorchures faites au très sensible épiderme d'un ou deux argousins, recevait le loyer de son ancillaire bassesse...

Un nommé Ravachol commençait à faire parler de lui. Nature sensible, il s'était ému de la méchanceté sadique qu'avait montrée le zélé larbin de Thémis contre les gars de Levallois.

Coup sur coup, deux dynamitades firent sensation dans Paris. La maison de Bulot, et aussi celle d'un de ses collègues en domesticité, le nommé Benoît, connurent les honneurs de l'explosion.

Malheureusement, les sinistres oiseaux ne sont pas au gîte...

La valetaille judiciaire se prend à trembler. Nos chicanons, si vaillants à l'ordinaire, quand ils traquent les malheureux, vivent des heures moroses...

Ces bombes : ce n'est plus du jeu...

Nos d'Aguesseau, aux mercuriales si draconiennes, se conchient d'effroi...

La grande épopée anarchiste commence... Un peu partout, des mèches tragiques s'allument.

Rack à Rock et poudre verte, par leurs intempestives péta-rades, sont cause de bien folles paniques...

Un vent de désastre souffle. La vieille société, dont on sonnait depuis si longtemps le glas, allait-elle donc crever ?...

Un instant on put le croire.

Une caquesangue terrible tient la bourgeoisie aux entrailles...

Or, Ravachol, dénoncé par un laveur de vaisselle, le gluant Lhérot, est arrêté.

Avec lui, on inculpe les Chaumartin, Simon, dit Biscuit, d'autres encore. Decamp, les Chaumartin, Hamelin, ont laissé des gosses à la maison.

On ouvre l'*Endehors*, pour y chercher de véhémentes apologies. Ni adjectifs sonores, ni lyrisme raccrocheur. Des chiffres.

Zo d'Axa a ouvert une souscription. Il demande des sous pour acheter du pain aux petits des détenus.

Les mioches des révoltés ne crèveront pas de faim...

Ce n'est pas de la littérature, ça...

★

Le 1^{er} mai 1892 approchait. On réclamait du pouvoir d'éner- giques mesures. Loubet, le bon Loubet, celui-là même dont la mort récente a tiré des larmes d'attendrissement à M. Georges Pioch, était proconsul.

D'autre part, le procès de Ravachol allait venir.

Dans les officines gouvernementales, un grand coup se tramait.

Le débonnaire Loubet, avec l'aide du gentilhomme de carna- val Quesnay de Beaurepaire, qui, pour lors, occupait ses talents de bonne à tout faire à encaustiquer le Parquet de la Seine, décida une rafle gigantesque dans toute la France.

Au petit bonheur, on coffra les suspects.

D'Axa, évidemment, fut de la fête. Arrêté le 22 avril, il fut jeté à Mazas, où on l'inculpa d'association de... malfaiteurs. C'était assez drôle. Cependant, cet endehors qui n'avait jamais mis les pieds dans un groupe ni dans une réunion publique, ce sans-parti, ce sans-drapeau ne broncha pas.

Il n'a rien, absolument rien à dire. Pourtant, feuilletant la collection de son journal, il pourrait invoquer pour sa défense, ces lignes qu'il signa :

« Pas plus groupés dans l'anarchie qu'embrigadés dans les » socialismes, nous allons, individuels, sans la Foi qui sauve et » qui aveugle ! nos dégoûts de la Société n'engendrent pas en nous » d'immuables convictions, nous nous battons pour la joie des » batailles et sans rêve d'avenir meilleur...

» Il faut vivre dès aujourd'hui, dès tout de suite, et c'est en » dehors de toutes les lois, de toutes les règles, de toutes les théo- » ries — même anarchistes — que nous voulons nous laisser aller » toujours à nos pitiés, à nos emportements, à nos douceurs, à nos » rages, à nos instincts, avec l'orgueil d'être nous-même. »

Mais ces explications pourraient ressembler à une retraite, à des excuses — et d'Axa n'est point l'homme des dérobades. Il ne ratiocine pas. Quelques semaines après, il devait recouvrer la liberté ainsi que la plupart des compagnons arrêtés le 22 avril.

Pendant cet intermède, un attentat d'une audace inouïe avait jeté la terreur dans Paris.

Depuis l'arrestation de Ravachol, le mannezingue où l'infect Lhérot exerçait son peu ragoutant office, ne désemplassait pas. Le tenancier du lieu, un nommé Véry, avait même fait apposer une plaque mémorative rappelant la capture du terrible Ravachol.

Le Tout-Paris élégant — rastas des cercles chics, gentilhommes du Jockey-Club, dames à perles et à fourrures de la haute Société.

s'y pressait chaque soir, on venait voir le sauveur de la Société. On prodiguait au jeune Lhérot les paraguantes et les largesses de toutes sortes. Les bourgeois — si vertueux, pourtant — ne craignaient point la souillure de son contact. On l'embrassait comme pain bénit. Le mouchard se faisait des rentes à raconter comment il avait vendu le généreux Ravachol. On lui tressait des couronnes civiques ; son front, bas et fuyant, de vil délateur, était lauré de toutes les auréoles.

Jamais on n'avait vu un spectacle aussi indécent.

Rarement la félonie avait été glorifiée aussi ostensiblement.

Des gens dans l'ombre, s'émurent de l'odieuse mascarade.

Ravachol allait jouer sa tête.

Ils décidèrent de frapper ferme.

Quelques jours après les arrestations en masse qui devaient mettre la France — au dire de Loubet — à l'abri de toute surprise fâcheuse, l'assommoir Véry finissait dans une apothéose de dynamite.

Ce fut là une des plus morales et une des plus grandioses affaires de la période tragique.

D'Axa, remis en liberté provisoire, reprend sa place à la pointe du combat. La prison ne l'a pas assagi... Au contraire. Deux articles au fer rouge : *Brelan de valets* et *Lhérot de Beurepaire* dans lesquels il dit toute l'ignominie de l'époque « sale d'arrogance et de délation », lui valent de nouvelles poursuites.

Mais, cette fois-ci, il ne laisse pas aux garçons de police le temps de le cueillir. Quesnay de Beurepaire et son coadjuteur Clément s'acharneront en vain à sa recherche !

D'Axa prend le large.

Son journal, qu'il laisse à quelques dévoués comme Emile Henry et Fénéon, continuera à paraître.

On le voit à Londres.

C'est l'époque où les proscrits qui abandonnent la « douce France » vont chercher refuge aux pays d'outre-mer...

De nombreux compagnons sont là-bas, chassés du Continent par la *Terreur Grise* : Charles Malato, Matha, Louise Michel, Darien, Pouget, toute la séquelle des gérants du *Père Peinard*, Malatesta, le peintre Luce, le compagnon Meunier, accusé d'être l'auteur de la petite sauterie *Very good*. Avec quelques autres, il apprend à ses dépens le mensonge de l'hospitalité britannique. Les mouchards du Continent, aidés par leurs congénères anglais, traquent sans répit les révoltés qui ont fui leur pays. La police s'ingénie à d'odieux tourments envers certains réfugiés, pour obtenir d'eux l'infâme besogne de mouchardage.

La vie morne dans les embruns de Londres lui pèse. Le *cant* plein de morgue des insulaires excède sa nature loyale, éprise de pensers francs et d'attitudes nettes...

Un jour, il assiste à un congrès socialiste où l'on doit discuter de la grève générale. Il raille ces congressistes qui parcourent l'Europe en « touristes pontifiants » et *qui veulent bien parler de la grève mais non la faire*. Il nasarde au passage le député cabotin Thivrier qui, bien avant les souliers à ficelles de Marty et le « falzar » éliminé de Doriot, pratiquait le snobisme prolétarien en se harnachant en cul-terreux pour venir à la Chambre. Les congressistes, nous dit-il, ce sont les « entretenus qu'épouvante la bagarre ». L'année dernière, c'était Paris ; aujourd'hui c'est Londres, l'année prochaine ce sera Bruxelles. La blouse de Thivrier, c'est un cache-poussière !

Fatigué de cette existence plate et monotone, il décide de partir. Le goût dont il témoigna dès son âge le plus tendre pour les libres courses, pleines de hasardeuses incertitudes, le reprend.

Un matin, il s'embarque à Blackwall pour la Hollande. Sur le bateau il fraternise avec une troupe de musiciens ambulants. A Rotterdam il fait marché avec le patron d'un chaland qui descend le Rhin jusqu'à Mayence. Il passe alors quelques jours avec les mariniers, s'enivrant d'air pur, contemplant les vieux bourgs. A Mayence il s'enfonce dans la Forêt Noire où il vit quelque temps dans la cabane d'un bûcheron. Puis l'Italie le tente.

Le voici à Milan.

D'Axa, au lieu d'aller bâiller devant les vieilles pierres des monuments de la ville, assiste au procès de deux petites camarades anarchistes arrêtées dans une manifestation.

Il s'est compromis. Le soir, les sbires sont à ses trousses. « Vous êtes le rédacteur de l'*Endehors* », lui dit-on. On l'expulse. Menottes aux mains, on le conduit à la frontière. Le petit voyage dure cinq jours. Le sixième, il passe enfin la frontière, les mains bleuies par les fers.

A pied, il gagne Trieste. Il y séjourne peu de temps.

Il s'embarque sur le *Pandora*, à destination du Pirée. A bord, il rencontre une bande de jeunes Italiens qui fuient le service militaire : c'était de la graine de révoltés, on s'entendait, dit-il.

Avec ses nouveaux amis, il organise une émeute à bord, le capitaine prétendant leur réclamer un supplément de prix, sous prétexte d'une quarantaine à subir au Lazaret...

En Grèce, les saintes antiquailles, les « musées cliniques » de la « Grèce chirurgicale » — bras de Vénus, jambe d'Apollon, miettes illustres — qui font se pâmer en des attitudes recueillies —

toutes conventionnelles — les Anglais à banknotes que l'Agence Cook promène ne le passionnent guère.

Socrate a passé par là !... dit-il, avec une pointe d'irrévérence. Et il continue sa route.

Il regarde avec plus de pensées « le caillou qui roule au ruisseau son éternel vagabondage » que les glorieux débris.

L'Illyssus, bien plus qu'aux Argonautes, le fait songer au collège, cette première prison.

Un soir cependant, démuné d'argent, il va dormir dans les ruines du Parthénon. Au matin il assiste à « l'éveil de la campagne blonde, frissonnante au pied de l'Hymette ».

Nous le retrouvons à Constantinople, où il se fait arrêter comme espion russe (!). On le relâche. Cette sottise histoire ayant attiré l'attention sur lui, il se hâte de déguerpir.

Il part pour Jaffa. Hélas ! sa présence a été signalée par le consul français de Constantinople à toutes les échelles du Levant.

A Jaffa, une bande de janissaires se jettent sur lui. Un babouin consulaire surgit.

— Moi, arrêter vous. Vous, grand bandit !

On l'enferme dans une chambre basse d'hôpital. Dans la nuit, il s'évade. Blessé, les mains ensanglantées, il prend sa course, par un orage terrible, vers Jérusalem.

Il se réfugie chez un mercanti levantin. Il n'a pas d'argent. L'autre refuse de lui procurer un asile.

L'alarme a été donnée. Une bande hurlante de mamelucks le rejoint.

Ficelé, le corps meurtri, les vêtements en lambeaux, on le jette dans un paquebot en partance pour Marseille.

Durant toute la traversée, il demeure enchaîné sur le pont. Les passagers viennent le visiter comme une bête curieuse. On l'abreuve d'outrage. A l'eau, l'anarchiste ! crie-t-on de toutes parts. Il fait front avec insolence...

A un honorable citoyen qui lui demande pourquoi on le ramène en France dans ce peu glorieux arroi, il répond, flegmatique : « J'ai coupé une vieille femme en treize morceaux, et ça m'a donné la migraine. »

Marseille... Un policier lui explique que les formalités n'ayant pas été régulières, lors de son arrestation à Jaffa, il est libre. D'Axa, content, veut partir. Deuxième argousin : « En raison de vos condamnations, il est de mon devoir de vous arrêter... » Duplicité policière.

D'Axa a raconté son odyssée fantastique dans un chef-d'œuvre d'une allégresse inouïe : *De Mazas à Jérusalem*.

Il reste quelques jours à la prison de Marseille, juste assez pour apprendre « que les criminels ne valent pas mieux que les honnêtes gens ».

Tous ces condamnés honteux qui se cherchent de piètres excuses, qui se veulent honnêtes et qui parlent de leurs fautes avec d'édifiants repentirs, l'écœurent...

Le directeur de la prison l'isole. Il a peur que d'Axa déprave sa clientèle par ses mauvaises idées.

En route pour Sainte-Pélagie... Dix-huit mois d'un séjour gris, dans la maison de force... Vient la libération.

Le hasard veut que l'on signe sa levée d'érou le jour de l'enterrement de Carnot. Il n'a pas franchi le seuil de la prison que les alguazils lui tombent dessus. On ne peut laisser un malfacteur comme lui en liberté le jour des obsèques nationales du brave Sadi-Carnot. On l'emmène au poste.

Un moment d'inattention de ses gardiens : Zo d'Axa saute par la fenêtre.

C'est une course éperdue à travers le Jardin des Plantes. La foule — ignoble et lyncheuse — se rue à l'hallali. La meute le talonne, plus pressante. Les enfants lui jettent leurs cerceaux dans les jambes.

— Arrêtez-le !... Arrêtez-le !... C'est un anarchiste.

Il va être pris.

Un bon citoyen, flic amateur, se dresse, lui barrant la route. D'Axa lui met son poing sur la figure.

La foule est sur eux. Le peuple, avec sa bonne jugeote, ne s'y trompe pas. Le flic amateur est de vêtue miteuse... C'est lui l'anarchiste... Et tous de cogner.

D'Axa est envoyé au dépôt. Le lendemain on le rend à la liberté.

Il sort de prison, ayant « tamisé » au cours de son séjour à Sainte-Pélagie, quelques amitiés auxquelles il croyait avant la lettre d'érou, plus fort et plus seul — et sans citer Ibsen.

* *

De Mazas à Jérusalem parut...

Vingt personnes dont les noms comptent et dont les œuvres sont appréciées saluèrent en Zo d'Axa un grand pamphlétaire et un maître écrivain.

L'ouvrage, par sa valeur littéraire, força les timidités du *Figaro* et de l'*Echo de Paris*.

Lucien Descaves, Octave Mirbeau, Jules Renard, l'auteur de *Poil de Carotte* ; Gustave Geffroy, l'historiographe de Blanqui, l'écrivain délicieux de *l'Apprentie* et de *Cécile Pommier* ; Henry de Bruchart qui écrira les *Petits Mémoires du Temps de la Ligue* et qui finira camelot du Roy ; Pierre Quillard, du *Mercur* ; Henri Bauer, Maurice Beaubourg, d'autres encore, dirent leur admiration pour le fier condottiere qui avait vécu le merveilleux périple de *De Mazas à Jérusalem*. Laurent Tailhade, prestigieux styliste — mais aristocrate de salons et de cénacles — rendit les armes à Zo d'Axa, *patricien de l'Anarchie*, écrivit-il dans une de ses chatoyantes chroniques.

On salua, dans le sarcastique vagabond de *De Mazas à Jérusalem*, un prince de la plume.

Clemenceau — l'infémal Clemenceau, si rude aux vaincus, aux poltrons, aux soumis — dans un premier Paris du *Journal*, salua celui qu'il appelait le Mousquetaire Rouge, le Mousquetaire de l'Anarchie.

De Mazas à Jérusalem est une belle leçon d'irrespect, disait-il.

Clemenceau, fauve de grande allure, s'y connaissait en hommes. Et s'il méprisait — d'un mépris hargneux et ricaner l'Humanité, lâche et vile — il savait, aux hasards de la route, tirer sa révérence à ceux qui se refusaient au joug — à tous les jougs.

Adolphe Retté, le vigoureux pamphlétaire d'*Aspects*, des *Promenades subversives*, d'*Arabesques*, aujourd'hui tombé dans la mariolâtrie chrétienne, a dit dans un raccourci d'une belle fulgurance l'aventure de notre trimardeur. Je ne résiste pas au plaisir de transcrire ici quelques-unes des lignes qu'il consacra naguère à d'Axa :

« Un journal parut, un fouet où des grelots tintaient en fous » rires sanglotés claqua, fouilla magistrature et législation, hautes » brutes des Etats-majors et bas filous des banques, dirigeants et » dirigés, marqua de rouge le derrière obscène de la bourgeoisie. » L'Endehors fut qui fit valser les toupies sous des lanières d'étoiles, Zo d'Axa, cet homme bizarre, content d'être lui-même, sans » étiquettes de parti, sans accointances politiques, cet anarchiste » hors de l'Anarchie réglait la danse. Une telle audace ne se pouvait tolérer longtemps... »

Pour Zo d'Axa, la révolte — dans la vie comme dans les écrits — n'était point une attitude, un cabotinage littéraire, un platonique dilettantisme...

Les compliments de toutes sortes que l'on voulut bien faire à l'étréscillant écrivain de *De Mazas à Jérusalem* ne l'émurent guère.

Les révoltés par nature ne sauraient se laisser griser par la mauvaise ivresse des louanges officielles.

La répression n'avait point émoussé sa volonté première : aller, endehors, sans chefs de file comme sans disciples...

La notoriété n'allait point non plus l'incliner aux bourgeoises satisfactions de l'homme de lettres qui réussit.

Depuis son incarcération l'Endehors avait disparu. La tempête arrivée, le bateau faisant eau de toutes parts, les jeunes « bourgeoisillons » qui s'étaient glissés à l'Endehors pour y faire leurs premières armes, se tirèrent des grègues, et promptement.

Les Paul Adam, les Camille Mauclair, les Georges Lecomte, les Henri de Régnier, les Pierre Veber, toute la racaille de plume qui avait cru de bon ton un instant de « faire » dans le terrorisme et l'anarchie — comme d'autres avaient bousingoté, aux temps du romantisme, — se poussait aux arrivismes sans gloire de la chose littéraire.

Tristan Bernard ravaudait les *Mémoires d'un Jeune Homme rangé* pour la *Revue Blanche* ; Tabarant, le grand fabricant de *Catéchismes Socialistes* et d'*Evangiles Nouveaux*, insultait Vaillant dans la *Petite République* du « vertueux » Jaurès...

La plupart des anciens de l'Endehors s'étaient égaillés, comme volée de moineaux, aux premiers éclats de dynamite...

D'Axa sortait de prison. Son journal était mort des coups reçus et aussi de la défection de beaucoup de ses collaborateurs.

Criblé de dettes, écœuré aussi des agissements de ses ex-compagnons, il ne crut pas devoir reprendre la publication de son journal. Il se tut.

Reprenant le bourdon du pèlerin, drapé dans un large costume de grosse bure, il s'en alla, par le monde...

Ce fut alors plusieurs années de silence. Il promena des années durant, sous les climats les plus divers, sa belle tête de mousquetaire, à la barbiche fauve, aux yeux clairs, aigus et fouilleurs...

*
**

Cependant, vint l'affaire Dreyfus. D'Axa sortit du silence. Et, comme toujours, pour dire des choses que personne n'osait...

La grande mystification battait son plein. On vivait une période d'intense ferveur. Les gens qui, d'ordinaire, se flattaient de ne pas être dupes, étaient eux-mêmes pris au piège.

La cause du capitaine faisait naître des milliers de fidèles. Chaque jour c'était la lutte, violente, cruelle, féroce.

Les masses, elles-mêmes, s'émouvaient. L'« Affaire » passionnait tout le monde. L'indifférence était impossible.

On était pour ou contre le capitaine.

Des bandes s'affrontaient. Drumont et Guérin régnaient sur les manières de merlins des abattoirs. Max Régis présidait aux grandes manœuvres des nerfis que l'homme de la *Libre Parole* avait ramenés des protibules algériens.

Sébastien Faure mettait Déroulède en fâcheuse posture à la salle Chaynes. Et les compagnons se groupaient derrière les bannières du *Journal du Peuple*.

La *Libre Parole* avait son poste de garde et le *Journal du Peuple* ses cohortes de défenseurs.

Clemenceau faisait garder son bureau, à l'*Aurore*, par des compagnons libertaires.

Et Urbain Gohier, Séverine, Clemenceau, Bernard Lazare, d'un côté, et Judet, Déroulède, Drumont, Jules Guérin, de l'autre, attisaient chaque jour, en des articles virulents les passions de la foule.

De part et d'autre, on vivait dans une fébrilité continue, une vraie psychose de bataille. Sur le boulevard Montmartre, c'était d'une façon constante, de vigoureuses bagarres. On se molestait ferme pour le fameux capitaine.

Mort aux Juifs ! Vive Zola !... Tels étaient les péans qu'entonnaient les combattants de la petite guerre dreyfusarde.

Les plus clairvoyants étaient pris, emportés dans le maelström. Tous étaient persuadés que le crime commis contre le pauvre capitaine qui s'étiolait à l'île du Diable était monstrueux. Tous montaient dans le bateau de la Révision.

La forfaiture des juges militaires prouvée, c'est la Révolution certaine, disaient ces naïfs.

D'Axa reparut alors.

Un coup de sifflet strida dans la rumeur confuse des mêlées dreyfusardes. Et ce fut *La Feuille* : « A toute occasion ! »

Pendant deux années, les feuilles s'envolèrent, « légères ou graves », selon le « scénario formel de la vie ».

L'*Endehors* revécut. Et quelques-uns qui s'étaient laissé prendre dans le flot du grégaire moutonnement se ressaisirent.

Dans la houle des meetings, au milieu des visionnaires de l'un et l'autre clan, des compagnons décidés criaient *La Feuille*.

Que disait la feuille de ce singulier Zo d'Axa qui dans un temps où même les plus farouches anarchistes faisaient cause commune avec les plus bourgeois défenseurs du capitaine, s'obstinait à ne pas penser comme tout le monde.

La Feuille, c'était un pauvre petit brûlot. D'un côté, un dessin dû au crayon vigoureux de Steinlen, de Luce, d'Anquetin, ou d'Hermann Paul. De l'autre, un article incisif et railleur, où chaque mot fait balle.

Je n'entreprendrai point ici de dire quelle fut l'histoire de *La Feuille*.

Parlant de Dreyfus, d'Axa écrit : « Si ce monsieur ne fut pas traître, il fut capitaine. Passons. » Il faut lire ses feuilles dont certaines sont de vrais chefs-d'œuvre. Ainsi, le *Biribi des Gosses* où il dit le calvaire des enfants que l'on martyrise dans les bagnes que sont les maisons de correction. Qui mieux que d'Axa a dit la bassesse des instincts de la populace, avide de romans-feuilletons sanguinaires, de faits-divers pleins de scènes de carnage ? A cet égard, les lignes qu'il écrivit dans *Dix Assassinats pour un sou !* restent d'une vérité cruelle.

Par ces temps de libelles policiers, abrutisseurs du peuple — genre *Détective* — il n'est pas mauvais de les relire.

Parlant des truqueurs et des faussaires de l'Etat-major, il s'écrie : *En joue... faux !*

Les élections arrivent. *La Feuille* a son candidat : c'est un âne blanc, baptisé *Nul*.

Le jour du scrutin, le citoyen Aliboron est hissé sur un char à bancs, derrière une tribune dûment munie de la carafe réglementaire et du clocheton présidentiel.

Une cavalcade s'organise...

L'Âne Blanc, compassé et digne, est promené dans Paris, de Montmartre au Quartier Latin.

Boulevard du Palais, les gardiens de l'ordre veulent s'emparer du bourricot.

D'Axa le leur laisse. « N'insistons pas, dit-il ; c'est maintenant un candidat officiel. »

Un autre jour, il raille l'« Honnête Ouvrier » qui tire vanité de son servage.

L'« Honnête Ouvrier » à « l'idéal de contremaître » et qui « méprise le feignant qui gagne mal l'argent qu'accorde le patron » :

« Les vieux ouvriers vaniteux brandissent leurs certificats : » quarante ans dans la même maison !... On les entend raconter » ça, en mendiant dans les cours. »

La majesté-baudruche de ces braves travailleurs qui n'aiment rien tant que jabotter politique, lors des godaillies dominicales, ne l'impressionne guère...

Les prolétaires aux mains calleuses, ne sont point pour lui

tabous. Aux heures où ils sont par trop lâches il leur assène de dures vérités.

La collection des feuilles, de la première dédiée aux propriétaires, à la dernière, dite aux Anarchistes, est d'une lecture captivante : *Dix Assassinats pour un sou. Horribles détails, Association de Malfaiteurs, Arguments frappants, Les Moutons de Boisdeffre, Mort aux vaches* (considérations à propos de l'agent Rodot, dit « Mort aux Vaches »). *Bombes Nationales. Rochefort se meurt ! Rochefort est mort* (satire plaisante de Boubou-Vascagat, marquis de Rochefort). *En joue... faux ! La grève des Juifs, Drumont et Vacher, Enfants martyrs, Au Biribi des gosses, On détrouse au coin des lois, etc...*

« L'Affaire » approchait du dénouement. La curée se préparait. Loubet, le bon Loubet, était porté à l'Elysée, en remplacement de Félix Faure mort au cours d'une scène de lupanar. On manifestait au *Triomphe de la République*. Les anarchistes, oriflammes aux vents, défilaient derrière la garde républicaine... Spectacle peu banal.

D'Axa estima que la comédie avait assez duré. Il trouva qu'il en avait assez dit. Dans la dernière de ses feuilles, intitulée *Désarmement*, il évoquait l'explosion d'une poudrière de Toulon, dont les causes étaient demeurées mystérieuses... A qui l'attribuer ?

« Aux anarchistes !

« Quelle idée ! Est-ce l'occasion de les mettre en cause, quand on remarque, non sans sourire, que certains d'entre eux crient « Vive Loubet » ? Est-il rien de plus édifiant ? Loubet est précisément l'intègre politicien qui, se sentant des entrailles de père pour les voleurs de Panama, tourna son juste courroux contre les compagnons anarchistes, qu'il fit traquer comme malfaiteurs. Vive l'anarchie ! Vive Loubet ! Le temps a de ces surprises... »

Et, pour terminer, il parlait de ceux qui, comme lui, ne désarmaient pas :

« Sans directeur de conscience, ils bataillent pour le plaisir. »
« Les rhétoriciens de la Sociale, prometteurs de bien-être futur, »
« ne les entraînent pas à leur suite. C'est immédiatement qu'ils »
« veulent vivre : c'est sur l'heure qu'ils s'affranchissent des tutelles »
« et des mots d'ordre. Rien ne les enrôle. Chacun sa route ! Au »
« cours de tous les événements, en dehors de tous les partis, ils »
« lancent le cri de révolte. »

D'Axa, cette fois-ci, brisa sa plume, jugeant qu'il serait vain de se répéter.

Il se reprit à trimarder.

On le vit aux Etats-Unis, à Paterson, où il alla voir la veuve

de Bresci, l'anarchiste italien qui abattit Umberto I^{er}. Il courut le monde, hardiment, toujours chercheur d'aventures et curieux de dangers.

Il parcourut successivement les deux Amériques, la Chine, le Japon, les Indes, l'Afrique...

Longtemps, il vécut sur une péniche, remontant les canaux et les fleuves.

La grande tuerie le trouva, pareil à lui-même, en-dehors toujours...

Tel Arthur Rimbaud, il aurait pu dire :

*Je sais les cieux crevant en éclairs, et le trombes
Et les remous, et les courants ; je sais le soir
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes
Et j'ai vu quelquefois, ce que l'homme a cru voir.*

Ici, Là comme ailleurs, il retrouva les mêmes lâchetés, les mêmes duperies. Les hommes, sous tous les cieux, sont égaux à eux-mêmes : également mauvais, également dupes de fétichismes identiques.

*
*

Les *Feuilles* furent réunies en volume.

Dans une préface de vive allure, où les mots cliquettent comme des épées, et où l'on retrouve toutes les qualités du style de Zo d'Axa : dynamisme, précision nerveuse, rapidité, clarté, il tire la leçon de la grande duperie dreyfusienne.

Parlant de la Vérité, pour laquelle prétendaient combattre les Don Quichotte du capitaine, il dit :

« La dame nue au miroir vit trop peu de chose dans sa »
« glace. Elle chanta la légalité, oubliant que c'est légalement que »
« l'on fusille les conscrits coupables d'un simple geste ; et que »
« légalement aussi, dans nos rues, les nuits d'hiver, des hommes »
« et des petits enfants crèvent de faim devant les portes closes. »
« A bas ces huis clos — les pires ! La révision qu'il faudrait, la »
« belle dame n'en parle point.

» Depuis toujours, les grands mots : droit, devoir, honneur, »
« salut public — retentirent dans tous les clans, sous les bannières »
« opposées ; on joue des mots racoleurs. C'est une musique mili- »
« taire, un chant d'église, des couplets variés de réunion publique. »
« Les hommes qu'on n'embrigade pas font fi des mots raccro- »
« cheurs. »

... ..

» C'est mentir, que promettre encore, après tant de promesses déjà. Les prophètes et les pontifes, les prêcheurs, les utopistes » nous bernent en nous montrant dans le lointain des temps d'amour. Nous serons morts : la terre promise est celle où nous » pourrions. A quel titre, pour quels motifs s'hypnotiser sur l'avenir ? Assez de mirages ! »

« L'évadé des galères sociales » se refuse à recommencer d'anciens rêves. Il ne veut pas s'embarquer sur le « radeau sans biscuits de la Méduse humanitaire ».

« L'idée de révolte n'est pas une quelconque maxime, une » foi nouvelle destinée à tromper encore tes appétits et tes espoirs. » C'est l'altière volonté de vivre, c'est l'art de marcher tout seul » — endehors — il suffit d'oser. »

Nulle part l'énergie individualiste n'a été affirmée avec autant de force.

Victor Méric, un des rares hommes qui aient vraiment connu et aimé d'Axa, en a fait la remarque : « Combien les termes indépendant, homme libre, individualiste, paraissent usés, pâlots, éculés ! »

Endehors, voilà le seul qualificatif qui lui convienne.

On a épilogué, un peu partout, sur l'individualisme de Zo d'Axa...

Par ces temps de nietzschéens, d'ibseniens, de rynériens à la manque, l'individualisme de Zo d'Axa paraîtra étrange...

Radoteurs de bibliothèques — palabreurs de cénacles — mirliflores de salons — chers maîtres pour gothons surannées, tels sont ceux qui aujourd'hui se donnent pour des aristocrates.

Il y a de la marge entre ces révoltés en carton-pâte et celui qui fut l'*Endehors*...

Cyniques d'opérette — vie douillette et pantouflarde — jeunes gens — garçons paisibles qui s'utilisent à de mornes besognes dans de peu subversives administrations — qui ont lu Nietzsche, paraphrasent Ibsen, et prennent des airs componctueux et languides pour parler de leur fantômale petite personne...

Toute une engeance cabotine et phraseuse, pourrie d'intellectualisme, gonflée de rébellions — toutes livresques.

Ailleurs : des réfactaires, en carte — manchettes de lustrine, cartons verts, quittances et récipissés ; au bout : un conformisme nouveau, pointilleux et rogue.

Individualistes encore : les officiants marmiteux de la confrérie tolstoïenne.

Voleurs d'énergie — mines papelardes, paroles melliflues — ils prêchent le désarmement — celui des autres ! Dans l'ombre, ils fourbissent souvent l'arme empoisonnée de leur hypocrisie. Ils cherchent dans d'ésotériques littératures, où ils est parlé fort docement de Platon, de Socrate ou de Pythagore, les meilleures raisons de se conduire en parfaits gavaches...

Zo d'Axa était un homme d'une autre allure que nos petits catéchumènes de la surhommanie verbeuse...

Zo d'Axa : un rebelle, un vrai, un de ceux qui trouvent leurs raisons d'être et d'agir aux fibres profondes de leur sensibilité, et non dans les grimoires des bibliothèques...

La révolte n'est point chose qui se met en formules ou se codifie. Elle est native.

Toutes les brochures de propagande n'y feront rien.

Il y aura toujours deux catégories de gens, par-delà la division arbitraire et illusoire des classes : *les loups et les chiens, et à jamais irréconciliables !*

Juillet-Octobre 1930. La Revue Anarchiste. N° VIII - XI

VI

Je n'ai pas connu personnellement Zo d'Axa qui vient de mourir, à 67 ans, frappé de congestion cérébrale. J'ai simplement approché plusieurs que le connurent et j'écris ces quelques lignes sans avoir lu ce qu'on écrira ailleurs sur cette figure tranchant sur le vulgaire. Zo d'Axa appartient à ce milieu intellectuel anarchissant que nous n'avons connu — maints d'entre nous — que par oui dire. C'était un original, épateur parfois, immoral, ne tolérant pas qu'on s'occupe de son « comportement » personnel ; un grand voyageur, hanté par le vouloir vivre et cependant un pessimiste — il l'a bien montré il y a trois ans en se tirant une balle dans la tête.

Dilettante, a-t-on dit ; si l'on veut, mais prenant au sérieux son dilettantisme. Dans tous les cas, un pamphlétaire de race. On le connut tantôt argenté — ce qui ne gâtait rien — tantôt criblé de dettes ; il y avait en lui du nomade et du bohème.

En pleine floraison anarchiste, en 1891, Zo d'Axa créa un journal littéraire, *l'Endehors*, dont nous reproduisons l'épigraphe en manchette. Il y réunit une brillante collaboration : O. Mirbeau, Bernard Lazare, Lucien Descaves, G. Darien, Henri de Régnier, Paul Adam, Emile Henry, René Ghil, Saint Pol Roux, Emile Verhaeren, A. F. Dérold, Paul Bernard, Tristan Bernard, Jules Méry, Pierre Quillard ; tous séduits par le côté romantique et flamboyant de l'anarchisme d'alors. Peut-être auraient-ils montré moins d'enthousiasme, s'il avait fallu mettre la main à la pâte, je veux dire, rentrer dans les menus détails de la réalisation d'une « société anarchiste » individualiste ou communiste. Plusieurs sont morts, d'autres ont mal tourné. Paix à leurs cendres !

L'En Dehors dura deux ans. Dix lignes de la plume de Zo d'Axa lui valurent dix-huit mois de prison. Traqué par la police, il s'en tint là et se mit à voyager, toujours de façon originale et indépendante. Au fort de l'affaire Dreyfus, Zo d'Axa reparut avec *La Feuille*, où sa prose vigoureuse et incisive fut soulignée par des dessinateurs comme Steinlen, Hermann Paul, Léandre, Willette, Couturier, Luce, etc...

Comme on le verra par les deux extraits qui suivent, Zo d'Axa ne se disait point anarchiste. Il n'aimait pas le populaire, « l'honnête ouvrier ». Cela ne l'empêcha pas de « payer » comme il disait. D'autres individualistes, dont je suis, ont su également payer... sans en être plus fiers.

Résumons : Zo d'Axa, — ancien sous-officier de cavalerie, ex-catholique, pamphlétaire, globe-trotter, séducteur, aristocrate, « en dehors » — fut quelqu'un. Or les « quelqu'uns » se font rares.

Deux mots pour finir.

On m'a souvent demandé quelles attaches spirituelles pouvaient relier cet *en-dehors*-ci qui en est bientôt à sa 10^e année et *L'En Dehors* de Zo d'Axa, qui dura deux ans, nous l'avons dit. (1)

Je pourrais répondre que puisque Zo d'Axa avait laissé tomber ce titre, il était à la disposition de qui voudrait le relever. Ce ne serait pas tout à fait exact. J'ai choisi cette enseigne à Nîmes, en maison centrale, sachant ce que je voulais et nous aussi, nous nous sommes révélés à notre manière des affranchis, des chercheurs d'au-delà, des hors d'école ; ne serait-ce que : 1^o en rappelant aux individualistes qui si l'égoïste et l'homme seul sont forts, sont plus forts encore les « égoïstes » et les « hommes seuls » qui s'associent, lorsqu'ils sont aptes à remplir les clauses des contrats que librement ils passent ; 2^o en plaçant sur un plan d'évidence la tant importante question sexualo-érotique en y proposant quelques solutions. Cela n'a-t-il pas ameuté contre nous tous les « gens braves » de l'individualisme et du communisme ?

E. ARMAND.

(1) *L'Endehors* fut un journal publié par E. Armand il poursuivait l'œuvre entreprise depuis mai 1901 par l'ère nouvelle — hors du troupeau — Les Rétractaires par delà la mêlée.

Pour comprendre Zo d'Axa

EN DEHORS.

... Autour de la conciergerie, les petites rues et les quais parlent bas, et c'est comme une transition avant la clameur des boulevards.

Les dix-huit mois volés à ma vie sont déjà passé.

Le présent seul importe.

Qu'à sa première sortie un convalescent soit troublé ; mon pas est ferme sur le pavé.

Où me mène-t-il ?

Rejoindre les anarchistes ?

Ici, je suis forcé de conclure : je ne suis pas anarchiste.

En Cour d'assises, à l'instruction comme aux séances, j'ai dédaigné cette explication. Mes paroles de rage ou de pitié étaient qualifiées anarchistes — je n'épilouais pas sous la menace.

A présent il me plaira de préciser ma pensée première, ma volonté de toujours.

Elle ne doit pas sombrer dans les à-peu-près.

Pas plus groupé dans l'anarchie qu'embrigadé dans les socialismes. Etre l'homme affranchi, l'isolé chercheur d'au-delà ; mais non fasciné par un rêve.....

les écoles et les sectes :

En dehors.

Les novellistes facétieux ont commenté d'une manière plutôt superficielle en s'écriant : « Mais c'est l'En dedans ! » quand on nous jetait en prison.

Et voilà que sur les grisailles de tous les doutes ceci apparaît en l'éclat d'une couleur vigoureuse.

La Volonté de Vivre.

Et vivre hors les lois asservissantes, hors les règles étroites, hors même les théories idéalement formulées pour les âges à venir.

Vivre sans croire au paradis divin et sans trop espérer le paradis terrestre.

Vivre pour l'heure présente, hors le mirage des sociétés futures ; vivre et palper cette existence dans le plaisir hautain de la bataille sociale.

C'est plus qu'un état d'esprit : c'est une manière d'être — et tout de suite.

Assez longtemps on a fait cheminer les hommes en leur mon-

trant la conquête du ciel. Nous ne voulons même plus attendre d'avoir conquis toute la terre.

Chacun, marchons pour notre joie.

Et s'il reste des gens sur la route, s'il est des êtres que rien n'éveille, s'il se trouve des esclaves nés, des peuples indécrassablement avilis, tant pis pour eux ! Comprendre c'est être à l'avant-garde. Et la joie est d'agir. Nous n'avons point le temps de marquer le pas : la vie est brève. Individuellement nous courons aux assauts qui nous appellent.

On a parlé de dilettantisme. Il n'est pas gratuit, celui-là, pas platonique : nous payons...

Et nous recommençons.

(De Mazas à Jérusalem.)

L'HONNETE OUVRIER.

... C'est l'avachissement indécrassable de la masse des exploités qui crée l'ambition croissante et logique des exploitateurs.

Les Rois de la mine, de la houille et de l'Or auraient bien tort de se gêner. La résignation de leurs serfs consacre leur autorité. Leur puissance n'a même plus besoin de se réclamer du droit divin, cette blague décorative ; leur souveraineté se légitime par le consentement populaire. Un plébiscite ouvrier, fait d'adhésions patriotardes, platitudes déclamatoires ou silencieux acquiescements, assure l'empire du patronat et le règne de la bourgeoisie.

A cette œuvre on reconnaît l'artisan.

Qu'il soit de la mine ou de l'usine, l'Honnête Ouvrier, cette brebis, a donné la gale au troupeau.

Un idéal de contremaître pervertit les instincts du peuple. Une redingote le dimanche, parler politique, voter... c'est l'espoir qui tient lieu de tout. L'odieux labeur quotidien n'éveille ni haine ni rancunes. Le grand parti des travailleurs méprise le feignant qui gagne mal l'argent qu'accorde le patron.

On a du cœur au turbin.

On est fier de ses mains calleuses.

Si déformés que soient les doigts, le joug a fait pire, sur les crânes : les bosses de la résignation, de la lâcheté, du respect, ont grossi, sous les cuirs chevelus, au frottement du licol. Les vieux ouvriers vaniteux brandissent leurs certificats : quarante ans dans la même maison ! On les entend raconter ça en mendiant du pain dans les cours.

— Ayez pitié, messieurs et dames, d'un vieillard infirme, un brave ouvrier, un bon Français, un ancien sous-officier qui s'est battu pendant la guerre... Ayez pitié, messieurs et dames.

Il fait froid ; les fenêtres restent closes. Le vieil homme ne comprend pas...

Instruire le peuple ! Que faudra-t-il donc ? Sa misère ne lui a rien appris. Tant qu'il y aura riches et pauvres, ces derniers s'attelleront d'eux-mêmes pour le service commandé. L'échine des travailleurs est habituée au harnais. Au temps de la jeunesse et de la force, ils sont les seuls domestiques qui ne ruent pas dans les brancards.

L'honneur spécial du prolétaire consiste à accepter en bloc tous les mensonges au nom desquels on le condamne aux travaux forcés : devoir, patrie, etc. Il accepte, espérant ainsi se hisser dans la classe bourgeoise. La victime se fait complice. Le malheureux parle du drapeau, se frappe la poitrine, ôte sa casquette et crache en l'air :

— Je suis un honnête ouvrier.

Ça lui retombe toujours sur le nez.

ZO D'AXA.

LA FEUILLE, N° 24.

VII

I

Zo d'Axa, de son vrai nom Alphonse Galland — d'aucuns le prétendent descendant direct du célèbre navigateur La Pérouse — est né à Paris, le 24 mai 1864. Issu d'une famille catholique, bourgeoise et fortunée (son père était ingénieur de la Ville de Paris), il fut un mauvais élève et fit à Chaptal des études peu brillantes.

A 17 ans, il est Saint-Cyrien. A 18, il s'engage dans les cuirassiers, entrant à l'armée pour se libérer du joug familial. Evidemment il ne supporte pas plus l'un que l'autre. Avidé d'aventures, il passe aux chasseurs d'Afrique. Mais l'armée est la même sous toutes les latitudes ; il déserte.

Notons en passant que s'il est ardent, le jeune Galland n'est pas sectaire ; son antimilitarisme n'est pas borné : en désertant, il enlève la jeune femme de son capitaine.

Réfugié à Bruxelles, il y débute dans le journalisme par quelques reportages que publient « les Nouvelles du Jour ». Puis il fait la conquête de la jolie fille d'un pharmacien et l'emmène en Suisse.

Après la Suisse, l'Italie.

Et c'est une belle Italienne — fille de professeur — qui succède à la belge progéniture d'apothicaire.

Car si le jeune Galland n'est pas sectaire, il est internationaliste.

●
1889. Amnistie. Zo d'Axa rentre en France.
●

En mai 1891 paraît le premier numéro de « l'En-dehors ». Cet hebdomadaire effarant et insolite porte en exergue l'explication de son titre :

« *Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seule, ce hors la loi, ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà ne se dessine-t-il pas dans ce mot : l'En Dehors ?* »

L'article de fond « Branche de mai » est relatif aux événements de Fourmies. C'est signé d'un pseudonyme inconnu, claironnant et exotique : Zo d'Axa.

Outre des militants anarchistes comme Charles Malato, Geor-

ges Darien, Félix Fénéon, Sébastien Faure, Arthur Byl, qui finit dans la brocante, au Marché-aux-Puces, à Saint-Ouen, et Emile Henry qui, pour avoir jeté une bombe, finit sur l'échafaud, le lecteur sera sans doute étonné d'apprendre que, parmi les rédacteurs de « l'En Dehors », figuraient, groupés autour de Zo d'Axa, les futurs Immortels Georges Lecomte et Henri de Régnier, Lucien Descaves (qui fut anarchiste !), Octave Mirbeau, qui se fit dans « l'En Dehors » l'apologiste de Ravachol, Camille Mauclair, Pierre Veber, Tristan Bernard, Ajalbert et Emile Verhaeren, entre autres.

Toutes les semaines, Zo d'Axa s'en donne à cœur joie, malgré les perquisitions, les poursuites, les saisies.

Il est plein de verve native. Nature artiste et cinglante, c'est un révolté par tempérament — pas un aigri par la misère et l'injustice. Il sait que les grands mots provoquent de grands maux et que les grandes choses ne sont que d'aimables plaisanteries.

Il fustige la Société, la grande coupable incitant à tous les crimes par respect pour les préjugés, l'armée, cette toujours cruelle bête sacrée aux mille cornes acérées faites de sabres et de baïonnettes, la famille, la propriété, la morale, la religion, un Parlement que nous estimons peu, une Justice que nous soupçonnons fort, et la foule lâche et sans pensée.

Il a des mots splendides :

« Les lois qu'ils aiment ne les frapperont jamais assez »

« Les reporters illettrés qui travaillent dans la chronique judiciaire ne sont certainement pas des aigles — ils écrivent avec des plumes d'oie. »

« ... la magistrature assise — un peu partout... »

Commentant un assassinat nocturne près de la Bourse :

« ... ne trouve-t-on pas bien parisien que, près de l'établissement où l'on vole pendant la journée, on assassine durant la nuit ? »

A propos d'un capitaine qu'un autre capitaine a fait cocu :

« Les deux officiers, anciens camarades de promotion, avaient le même esprit de corps. »

Dans un article intitulé « La Fille du Régiment », concernant des cas de pédérastie à l'armée :

« Et, tout au plus sourirons-nous, quand les flambardeurs et les sabreurs viendront encore nous parler de trous de balle dans le drapeau. »

Défendant une faiseuse d'anges poursuivie :

« A propos de l'avortement, je ne crois pas que ce soit bien neuf d'affirmer qu'entre la sonde qui délivre et les noyades préserveuses de l'injecteur il n'y a pas grande différence.

« Cependant les gens à cheval sur le Code n'admettent qu'une chose, c'est qu'on soit de même sur le bidet.

« On ne les fera pas sortir de là : d'un côté c'est la cuvette et de l'autre la Cour d'Assises. »

Et en conclusion au même article :

« Comme morale, il faut que le verdict soit implacable.

« N'y a-t-il pas un mot d'ordre contre les vulgarisateurs ? Ce crime-là est le pire de tous.

« On ne frappera jamais assez durement la femme faisant à très bon compte, pour des petites gens, ces avortements que les personnes du monde payent fort cher à MM. les grands docteurs. »

Il n'y a rien de changé sous le soleil.

Zo d'Axa écrit des journalistes (sic) il y a près de cinquante ans :

« Ils sont grotesques et tâchent d'être cruels. Ils sont bien eux. »

Et ailleurs :

« La tendance des socialistes à se servir de l'épithète de moucharde quand ils parlent des révolutionnaires de nuance hardie. »

Maintenant ce sont les communistes qui nous traitent de provocateurs.

S'adressant aux mineurs, il appelait les concessions minières des concessions à perpétuité.

« On se rappelle que vous vivez, écrivait-il, seulement lorsque le feu vous tue. Alors, en dilettante, on cause un peu de vous, on fait la fête, on fait l'aumône, et puis c'est tout.

« On ne veut pas vous connaître.

« Et je voudrais, moi, que par nos rues parisiennes, bordées de provocateurs magasins, un beau jour, vous passiez en bandes.

« Vous nous devez une visite ; faites-la ! »

Cette tentative de « débauche de mineurs » n'est-elle pas toujours d'actualité ?

Sur l'amour :

« Les amants qui réciproquement se désirent ont le droit naturel de se prendre. Il n'y a pas de question d'âge et il n'y a pas non plus de chinoiseries morales à respecter. »

Sur la tolérance :

« Que l'indépendance me garde d'insulte contre tous ceux qui changent d'avis. Ce qui paraissait hier la vérité peut sembler demain le mensonge. L'évolution est constante. J'ai horreur des doctrinaires qui veulent nous enchaîner au nom d'anciens credos. »

Enfin, voici une profession de foi :

« Il n'y a pas d'Absolu.

» Ni d'un parti, ni d'un groupe.

» En dehors.

» Nous allons — individuels, sans la Foi qui sauve et qui aveugle. Nos dégoûts de la Société n'engendrent pas en nous d'immuables convictions. Nous nous battons pour la joie des batailles et sans rêve d'avenir meilleur. Que nous importent les lendemains qui seront dans des siècles ! Que nous importent les petits-neveux ! C'est en dehors de toutes les lois, de toutes les règles, de toutes les théories — même anarchistes — c'est dès l'instant, dès tout de suite, que nous voulons nous laisser aller à nos pitiés, à nos emportements, à nos douceurs, à nos rages, à nos instincts — avec l'orgueil d'être nous-même. »

Bientôt, « l'En-Dehors » est poursuivi pour un article intitulé « A qui la faute ? »

L'auteur de l'article, M. J. Le Coq, Matha, gérant du journal, et Zo d'Axa sont condamnés chacun à mille francs d'amende.

Entretemps, Ravachol, Chaumartin, Simon, Decamp, Hamelin sont arrêtés.

La Société se débarrassait de ceux de ses membres assez corrompus pour la désirer meilleure.

« L'En-Dehors » ouvre une souscription « pour ne pas laisser mourir de faim les mioches dont la Société frappe implacablement les pères parce qu'ils sont des révoltés ». Zo d'Axa récolte beaucoup d'argent qu'il distribue aux familles des détenus. On l'arrête sous

l'inculpation d'association de malfaiteurs, arguant que le fait de subventionner des personnes compromises constitue une complicité. A la prison de Mazas, il refuse de répondre aux interrogatoires et de signer quoi que ce soit. On le met au secret. Pas de visite. Pas même d'avocat.

Pendant la détention de son fondateur-directeur, « l'En-Dehors » continue de paraître.

La rédaction est installée dans une cave de la rue Bochart de Saron, près du boulevard Rochechouart. Quand il y a suffisamment de copie, on y joue de l'orgue.

La répression continue. Les rédacteurs de « la Révolte » et du « Père Peinard » sont également à Mazas, ainsi que de nombreux militants anarchistes.

Après un mois de détention, Zo d'Axa est mis en liberté provisoire, « notre pauvre liberté — provisoire toujours ». Il reprend sa place à « l'En-Dehors », plus virulent que jamais.

Point calmé.

« Mazas ne calme rien du tout, dit-il, il faut avoir le genre d'esprit d'un pot-de-vinier malhabile pour croire que la prison est l'argument décisif. »

Quelque temps après, un article de Jules Méry, jugé offensant pour l'armée, lui vaut de nouvelles poursuites. Zo d'Axa part en Angleterre.

II

A Londres, Zo d'Axa a la « malchance de tomber au beau milieu d'un Congrès de socialistes où il s'agit de parlementer, non d'agir ».

Il dit des congressistes :

« Ce sont des entretenus qu'épouvante la bagarre. La vie facile les embourgeoise. »

En Angleterre, Zo d'Axa rencontre Charles Malato, Matha, Louise Michel, Darien, Pouget, Errico Malatesta, le peintre Luce, Meunier.

Après trois mois, spleen.

Il s'embarque pour la Hollande avec une troupe de musiciens ambulants, « troubadours besogneux qui payent leur transport en jouant de moment à autre quelque valse de leur pays ».

A Rotterdam, il est embauché sur un chaland qui le conduit à Mayence, par le Rhin. Il vit huit jours dans la Forêt Noire avec un bûcheron, « laid comme un gnome » ; gagne Milan. Y assiste à un procès d'anarchistes. Écrit :

« On répète que Milan est un petit Paris. Les magistrats milanais le prouvent, au moins sur un point : ils sont répugnants tout comme leurs confrères parisiens.

» La magistrature, du reste, n'est-elle pas la même partout ? Et peut-elle être autrement ?

» C'est même sans doute la raison qui fait qu'à travers tous les pays le souvenir de la Patrie vous reste : il remonte comme une nausée quand on voit la vilénie d'un juge. »

Résultat : Zo d'Axa est arrêté en pleine nuit, à trois heures du matin. On lui passe les menottes et on veut le conduire à pied au commissariat.

— « En ce cas, explique-t-il au chef flic, ce sont vos hommes qui me porteront — et de force. »

Il faut chercher une voiture. On la trouve. Le commissaire fait la grimace. Il avait cru empocher les frais de route.

Zo d'Axa s'excuse :

« Mais aussi pouvais-je m'afficher en telle compagnie ? Tous ces gens-là sentaient de loin la préfecture. Et si, sur le chemin, l'on avait croisé quelque noctambule je me serais plutôt mis à crier pour éviter la pire confusion, pour au moins me réhabiliter aux yeux du passant :

» — Je ne suis pas un policier, je suis le criminel ! »

C'est dans le même esprit que cet original lettré et bohème que fut plus tard Ologue le Cynique écrira dans le journal « L'Anarchie » :

« On a sa dignité, comme dit mainte épicière, et je ne voudrais pas être assimilé par quiconque à un honnête homme. »

Zo d'Axa est expulsé d'Italie.

A Trieste, il s'embarque pour le Pirée avec des déserteurs italiens. Il organise avec eux une émeute à bord. « C'était de la graine de révoltés, dit-il, on s'entendait. »

Le voilà ne Grèce. Une nuit, fauché, il dort dans les ruines du Parthénon.

L'Orient l'attire. Il veut aller à Constantinople : « C'est l'affaire de trente-six heures et de vingt-cinq drachmes. »

« Dès que j'eus les vingt-cinq drachmes, je disposai des trente-six heures. »

Stamboul enchante le nomade :

« Par la ville, pas un figure de femme, les mousselines combinées du yachmak ne montrent que de grands yeux vagues — et c'est un raffinement d'avoir caché les lèvres.

» Il y a plus à violer.

» Les pudeurs sont-elles autre chose que de subtiles dépravations ? »

« De subversives philosophies se dégagent de simples faits.

» Constantinople où vaguent des milliers de chiens, ignore encore le cas de rage. Le chien maigre de Galata n'a mordu personne jamais. Et le pourquoi ?

» Il n'a ni muselière ni maître ! »

Arrêté, puis relâché, Zo d'Axa quitte Constantinople pour Jaffa.

Il passe Dardanelle, Kavaka, Tenedo, Mytilini, « jadis Lesbos — devenue vertueuse en vieillissant — et c'est bien moins pittoresque ! », reste quelques jours à Smyrne, puis par Chio, Samos, Rhodes, Chypre, atteint Beyrouth, et enfin Jaffa le 1^{er} janvier 1893.

Arrêté en débarquant, il est étroitement gardé à vue, en cellule, au Consulat de France, pendant quinze jours. Il parvient à s'évader par une nuit d'orage. Poursuivi, il se réfugie au Consulat anglais, terre inviolable... qu'exceptionnellement on viole pour le reprendre. Ficelé comme un saucisson, embarqué pour Marseille sur le navire français « la Gironde » et mis aux fers, sur le pont du bateau, il y est l'objet de la curiosité sadique des passagers.

Ils lui demandent :

— « Scélérat, qu'avez-vous fait ? »

Il répond :

— « J'ai coupé une vieille femme en treize morceaux. Et ça m'a donné la migraine. »

En première classe on a appris que l'homme enchaîné sur le gaillard d'avant est Zo d'Axa. Les passagers se proposent de le jeter par dessus bord :

— « A l'eau, l'anarchiste ! »

De la veulerie des hommes, il vaut mieux rire et se foutre, car l'ironie et l'indifférence sont préférables à la tristesse et au désespoir. Zo d'Axa riposte par des éclats de rire.

A Port-Saïd le capitaine fait enlever les fers au prisonnier, lui donne une cabine, la permission de se promener à sa guise et même un chapeau.

Arrivée. Zo d'Axa passe quelques jours à la prison de Marseille, au régime du droit commun, juste le temps de se rendre compte que « *les criminels ne valent pas mieux que les honnêtes gens* ».

Transférés à Paris, Zo d'Axa y tire dix-huit mois à Sainte-Pélagie. Comme politique. Ayant naturellement refusé de signer une demande en grâce.

1^{er} juillet 1894. Libération. C'est le jour des Funérailles Nationales du Président de la République Sadi Carnot, exécuté quelques jours avant par l'anarchiste Caserio. Des flics en civils attendent à la porte de la prison. Zo d'Axa refuse de sortir. On l'expulse. Les mouches le cueillent. Il est conduit au poste de police de la rue Cuvier et mis au violon. (Préalablement on lui a enlevé sa lavalère pour éviter qu'il se suicide.)

Zo d'Axa s'évade du commissariat de police. Cris : « Arrêtez-le ! ». Chasse à l'homme. « Arrêtez-le ! c'est un anarchiste ! » Un bon citoyen se campe devant lui et l'arrête. Zo d'Axa lui colle son poing sur la gueule. Corps à corps. L'homme tombe. La foule se trompe. Zo d'Axa a la tête haute, le regard sûr et des manières de grand seigneur. Le bon citoyen, lui, est mal vêtu. La foule prend le bon citoyen pour l'anarchiste. « Ce n'est pas moi ! » hurle-t-il. La foule le lynche.

Les agents arrivent. Ils prennent le bon citoyen lynché pour un complice qui a voulu favoriser la fuite de Zo d'Axa. Le bon citoyen, après avoir été lynché, est conduit au poste.

Et passé à tabac.

Et Zo d'Axa, intact, reste vingt-quatre heures au Dépôt. Le temps que l'on enterre Monsieur Carnot.

Libéré, Zo d'Axa publie « De Mazas à Jérusalem » qu'il a écrit en prison. Succès. La critique s'incline devant la valeur littéraire de l'ouvrage. Jules Renard, Laurent Tailhade, Lucien Descaves, Octave Mirbeau, Georges Clémenceau rendent hommage à Zo d'Axa, « cet anarchiste hors de l'anarchie », comme l'appelait Adolphe Retté.

Georges Clémenceau, le sinistre Clémenceau — qui, méprisant l'humanité, s'y connaissait en hommes — écrit notamment : « De Mazas à Jérusalem est une belle leçon d'irrespects. »

Voici de courts extraits de la conclusion de « De Mazas à Jérusalem » — conclusion qui souligne l'élégance de Zo d'Axa,

condamné comme anarchiste à l'époque de Ravachol et du terrorisme, et qui ne s'est jamais défendu de l'être attendant pour mettre la chose au point, d'en avoir subi toutes les conséquences :

« Ici, je suis forcé de conclure : je ne suis pas anarchiste.

» En Cour d'Assises, à l'instruction comme aux séances, j'ai dédaigné cette explication. Mes paroles de menace ou de pitié étaient qualifiées anarchistes — je n'épiliguais pas sous la menace.

» A présent il me plaira de préciser ma pensée première, ma volonté de toujours.

» Elle ne doit pas sombrer dans les à-peu-près.

» Pas plus groupé dans l'anarchie qu'embrigadé dans les socialismes. Etre l'homme affranchi, l'isolé chercheur d'au-delà ; mais non fasciné par un rêve. Avoir la fierté de s'affirmer, hors les écoles et les sectes :

» En dehors.

» Assez longtemps on a fait cheminer les hommes en leur montrant la conquête du ciel. Nous ne voulons même plus attendre d'avoir conquis toute la terre.

» Chacun, marchons pour notre joie.

» Et s'il reste des gens sur la route, s'il est des êtres que rien n'éveille, s'il se trouve des esclaves nés, des peuples indécrassablement avilis, tant pis pour eux ! Comprendre c'est être à l'avant-garde. Et la joie est d'agir. Nous n'avons point le temps de marquer le pas : la vie est brève. Individuellement nous courons aux assauts qui nous appellent.

» On a parlé de dilettantisme. Il n'est pas gratuit, celui-là, pas platonique : nous payons...

» Et nous recommençons. »

Insouciant des louanges suscitées par son livre ; indifférent aux éloges officiels ; plusieurs de ses collaborateurs rênégats, victimes de conversions qui rapportent un avenir assuré et sans gloire ; criblé de dettes ; son journal mort ; Zo d'Axa se tait.

Errant par l'Univers, il y promènera des ans durant sa barbe fauve et son regard ironique et clair.

Et on oubliera Zo d'Axa...

1898. L'affaire Dreyfus.

La France est en ébullition. On est pour Dreyfus, ou est contre. Pas de milieu. Il n'est plus possible à Zo d'Axa de se taire. Lucide, il donne son avis :

« Si ce monsieur ne fut pas traître — il fut capitaine.

» Passons. »

Et Zo d'Axa publie « la Feuille »

« à chaque occasion ».

Il la rédige. Steinlen, Luce, Anquetin, Willette, Hermann Paul, Léandre, Couturier l'illustrent.

« Et les feuilles légères ou graves se suivent, se tiennent et se complètent selon le scénario formel de la Vie, chaque heure, expressive... »

Chaque fois que Zo d'Axa a quelque chose à dire.

Et il a souvent quelque chose à dire. Chaque feuille est un pavé dans la mare aux grenouilles. C'est toute l'actualité de 1898 et 1899.

Dans « Dix assassinats pour un sou ! » il souligne la bassesse de la foule sanguinaire. Dans « En joue... faux ! », il dénonce les faussaires de l'Etat-Major. Puis, c'est « Arguments frappants », « Mort aux Vaches », « Bombes Nationales », « La grève des Juifs », « On détrousse au coin des lois », etc., etc.

Tous en prennent pour leur grade, depuis les propriétaires jusqu'aux anarchistes.

Parfois Zo d'Axa s'attendrit.

« Enfants martyrs », « Biribi des gosses » sont consacrés aux colonies pénitentiaires fin de siècle. Ça remue les tripes. Une campagne s'amorce. Les révélations des « feuilles » sont reprises par la grande presse et finalement des améliorations sensibles sont apportées au régime des pauvres gosses emprisonnés.

Mais si les abus des puissants sont souvent l'objet de ses attaques, d'autres fois la platitude moutonnaire des masses indignes le pamphlétaire :

« Nous manquerions à notre plaisir, si, après avoir salué comme il convient, la magistrature et l'armée, nous ne nous empres- sions de nous incliner devant le Peuple, avec tout le respect dispo- nible. »

Et il fustige « l'honnête ouvrier ».

L'honnête ouvrier qui n'a que ce qu'il mérite :

« Que les propriétaires soient chauvins, au nom de leurs maisons de rapport ; que les financiers vantent l'armée qui, moyen- nant solde, monte la garde devant la Caisse ; que les bourgeois acclament le drapeau qui couvre leur marchandise — cela s'explique sans effort.

» Même, que certains demi-philosophes, gens de calme et de tradition, numismates ou archéologues, vieux poètes ou prostitués, se prosternent devant la Force — c'est encore compréhensible.

» Mais que les îlotes, les maltraités, le Prolétariat soit patriote — pourquoi donc ? »

« C'est l'avachissement indécrassable de la masse des exploi- tés qui crée l'ambition croissante — et logique des exploiters. »

« Qu'il soit de la mine ou de l'usine, l'Honnête Ouvrier, cette brebis, a donné la gale au troupeau. »

« Instruire le peuple ! Que faudra-t-il donc ? Sa misère ne lui a rien appris. »

« La victime se fait complice. Le malheureux parle du dra- peau, se frappe la poitrine, ôte sa casquette et crache en l'air :

» — Je suis un honnête ouvrier !

» Ça lui retombe toujours sur le nez. »

Mais le chef-d'œuvre de Zo d'Axa, c'est l'élection du candi- dat de « la feuille ».

Zo d'Axa fait de l'électorisme.

Il débute par quelques réserves :

« J'avais toujours cru que l'abstention était le langage muet dont il convenait de se servir pour indiquer son mépris des lois et de leurs faiseurs.

» Voter, me disais-je, c'est se rendre complice. On prend sa part des décisions. On les ratifie par avance. On est de la bande et du troupeau.

» Comment refuser de s'incliner devant la Chose légiférée si l'on accepte le principe de la loi brutale du nombre ?

» En ne votant pas, au contraire, il semble parfaitement logi- que de ne se soumettre jamais, de résister, de vivre en révolte.

- » On n'a pas signé au contrat.
- » En ne votant pas, on reste soi. On vit en homme que nul Tartempion ne doit se vanter de représenter.
- » On dédaigne Tartalacrème.
- » Alors seulement on est souverain, puisqu'on n'a pas biffé son droit, puisqu'on n'a délégué personne. On est maître de sa pensée, conscient d'une action directe.
- » On peut faire fi des parlottes.
- » On évite cette idiotie de s'affirmer contre le parlementarisme et d'élire, au même instant, les membres du parlement. »

Il continue par quelques observations, déclare qu'il avait tort, car l'étranger guette, le devoir des bons Français est d'élire un parlement digne d'eux. « La feuille » présente le candidat le plus qualifié pour ce faire : un âne.

« Un âne pas trop savant, un sage qui ne boit que de l'eau et reculerait devant un pot de vin.

» A cela près, le type accompli du député majoritard. »

Zo d'Axa baptise cet âne Nul, parce qu'il lui comptera comme voix tous les bulletins blancs et nuls.

Ce système lui donnant la certitude d'être élu, Nul aurait tort de ménager son franc parler. Son affiche-programme, placardée sur les murs pendant la campagne électorale, proclame notamment :

« CITOYENS,

» On vous trompe. On vous dit que la dernière Chambre COMPOSEE D'IMBECILES ET DE FILOUS ne représentait pas la majorité des électeurs. C'est faux.

» Une Chambre composée de députés jocrisses et de députés truqueurs représente, au contraire, à merveille LES ELECTEURS QUE VOUS ETES. Ne protestez pas : une nation a les délégués qu'elle mérite.

» POURQUOI LES AVEZ-VOUS NOMMES ? »

« La Chambre représente l'ensemble.

» Il faut des sots et des roublards, il faut un parlement de ganaches et de Robert Macaires pour personifier à la fois tous les votards professionnels et les prolétaires déprimés.

» ET ÇA, C'EST VOUS ! »

« Votez, électeurs ! Votez ! Le Parlement émane de vous. Une chose est parce qu'elle doit être, parce qu'elle ne peut être autrement. Faites la Chambre à votre image. Le chien retourne à son vomissement — retournez à vos députés...

» CHERS ELECTEURS,

» Votez pour eux ! Votez pour moi !

» Je suis la Bête qu'il faudrait à la Belle Démocratie.

» VOTEZ POUR MOI ! »

Le jour du scrutin, Zo d'Axa parcourt Paris, de Montmartre au Quartier Latin, promenant, juché sur un char, bariolé de ses manifestes et traîné par des électeurs, l'Ane Blanc. La foule manifeste bruyamment, enthousiaste ou scandalisée. Des femmes jettent des fleurs. On chante.

« C'est un âne, un âne, un âne

» C'est un âne qu'il nous faut. »

Boulevard du Palais, l'Ane Blanc est appréhendé par la police qui, sous les quolibets de la foule, se met en devoir de remorquer le char. Nul est conduit à la fourrière, son char tiré par les flics. Bagarre entre les partisans de l'âne et les partisans de l'ordre. Zo d'Axa a le mot de la fin. Il abandonne l'âne en disant : « Cela n'a plus d'importance, c'est maintenant un candidat officiel ! »

Dans « la feuille » intitulée « il est élu », Zo d'Axa écrit :

« A propos des élections de France, les gazettes du monde entier ont, sans malice, rapproché les deux faits notoires de la journée :

« Dès le matin vers neuf heures, M. Félix Faure allait voter. » Dans l'après-midi, à trois heures, l'Ane Blanc était arrêté. »

» J'ai lu ça dans trois cents journaux. « L'Argus » et le « Courrier de la Presse » m'ont encombré de leurs coupures. Il y en avait en anglais, en valaque, en espagnol ; toujours pourtant je comprenais — chaque fois que je lisais Félix, j'étais sûr qu'on parlait de l'âne. »

IV

1900. L'aube d'un siècle nouveau.

Zo d'Axa est las des répétitions. Il a dit tout ce qu'il avait à dire.

« Les feuilles » auront été pour lui le dernier exutoire. Repris par la bougeotte, il court à nouveau le vaste monde, traqué par les flics et les diplomates.

« Le Mousquetaire de l'Anarchie », comme l'appelait Clémenceau, parcourt les Amériques du Nord au Sud, la Chine, le Japon, les Indes, l'Afrique.

Il visite, aux Etats-Unis, la veuve de Bresci, l'anarchiste italien qui abattit Umberto I^{er}.

Longtemps, il vit en péniche, au hasard des fleuves et des canaux.

Finalement, il échoue à Marseille. Et c'est dans la vieille cité phocéenne qu'il passe ses dernières années. On l'y rencontre flânant sur le Canebière ou parcourant en bicyclette la Corniche ensoleillée.

Il est blasé. Partout il a trouvé les hommes aussi méprisables, aussi dupes, *caverneusement mauvais*.

Pendant vingt ans, il se tait.

Mais alors que des Jean Grave, des Hervé, qui le considéraient comme un dilettante et un fantaisiste, trahissent honteusement en 1914 la cause révolutionnaire, lui ne change pas.

Il reste le même malgré le poil blanc et le silence.

Ni la guerre de 1914-1918, ni la dictature bolchévique n'obtiennent ses suffrages. Il est réfractaire à la Défense du Droit et de la Civilisation comme au mirage mensonger de l'U.R.S.S.

Son échine demeure incurablement atteinte de cette raideur malade, chronique et rare qui l'empêche de ployer.

En 1921, il est de passage à Paris, par hasard. Une incartade journalistique commise, lui donne l'occasion, dans sa réponse, au cours d'un article dans le « Journal du Peuple », de faire le point.

Sa plume n'est pas rouillée.

Qu'on en juge :

« ... *me taire ne suffirait peut-être pas à me préserver de l'honneur de figurer comme repent.*

» *Le silence, un instant rompu, me sera léger tout à l'heure d'être modestement nu.*

» *Les derniers amis de l'« En-Dehors » et de la « Feuille » connaissent le sens d'un passé que le présent n'entend pas renier. Pendant un bon bout de chemin, contre les laideurs du temps, nous avons réagi ensemble. On nous traitait d'anarchistes, l'étiquette importait peu. En somme il n'y a que deux partis, loups et chiens à jamais hostiles. Et pas seulement deux partis : deux instincts, deux façons de sentir. Oui, j'écrivais pour le plaisir — le plaisir de dire ce que je pensais, au fait ce que je ressens toujours. »*

« ... *Qu'est-ce donc vivre, si ce n'est passer, selon sa nature, un moment ? J'aime le matin sur les routes proches ou lointaines, et sans stylo, sans autre ambition ni but que de comprendre la journée claire en dehors des mirages flottants — en dehors ainsi que toujours, à des feuilles d'écriture près.*

» *Pâleur des paroles. C'est à peine si j'indique rapide... Du moins pas de faux nez. Ça gêne. Au petit bonheur de naissance, pri vilège absurde et commode, la société capitaliste, avant les baqueroutes finales, me dispense quelque pécune. J'use des derniers assignats aux promenades qui me plaisent encore.*

» *Et déplaire ne me déplait pas.*

» *Tant pis et zut pour qui soupçonne qu'une lueur de liberté modifie le fond de la pensée. Elle en accentue les nuances...*

» ... *La seule certitude, c'est de Vivre et sans attendre. Vivons donc : action, parole ou silence. Question d'heure, cas individuel. Et le moins sottement possible...*

V

Zo d'Axa est mort en septembre 1930, « se souciant peu des suffrages de la renommée, fort de la seule estime de quelques rares amis ».

Celui qui écrivit que *l'évadé des galères sociales, qui ne monterait plus dans les bateaux pavoisés de la religion et de la patrie, ne s'embarquerait pas davantage sur les radeaux sans biscuit de la Méduse humanitaire*, a tenu parole toute sa vie rebelle.

Toujours il est resté irréductiblement pur. Content d'être lui-même. Coquet à marcher seul. Inadaptable.

Devant la Société, devant toutes les Sociétés, à toutes les époques, se sont dressés, se dressent et se dresseront des hommes comme Zo d'Axa. Des individus forts dans la mesure où ils ne craignent pas. Des hommes de bonne volonté, qui agissent selon leur conscience — sans espoir ou avec leurs illusions, dans le doute ou avec la Foi (seule la Foi absolue, ou le scepticisme absolu conduisent à l'héroïsme) — par amour de la Vérité. Et quelle que soit LEUR Vérité.

Et toujours la Société s'est défendue, se défend et se défendra. Et c'est bien son rôle.

Elle ne peut admettre l'homme libre. Dédaigneux des étiquettes et des partis. Celui qui ne marche pas ou ne marche qu'à bon escient. Sans autre justification que d'être ce qu'il est.

Elle ne peut admettre que l'homme moyen. En paix avec lui-même à peu de frais, en vertu de la loi du moindre effort. Le partisan — au nom de semi-vérités de tout repos — d'un juste milieu (c'est la position la plus facile). Que ce soit dans la façon de se vêtir, de penser ou d'aimer. Et quel que soit le conformisme qui découle de ce juste milieu.

(Le conformisme peut être révolutionnaire, conservateur, démocratique, fasciste, prolétarien. Il existe même une espèce de conformisme anarchiste inavoué qui est comme une sorte de conformisme de l'anti-conformisme, constituant une belle contradiction. Le non-conformisme ne méconnaît pas nécessairement l'orthographe et n'est pas forcément gaucher, hermaphrodite ou athée).

Dans sa tendance au juste milieu, la Société emprisonne des détaillants comme les vagabonds, les contrebandiers, les voleurs et les assassins. Mais honore des grossistes comme les propriétaires, les commerçants, les banquiers et les généraux. Elle glorifie l'esprit de famille et condamne l'inceste.

Ce n'est qu'une question de degré.

Il est illégal d'uriner contre tel mur et légal de bombarder telle ville ouverte.

Il est permis d'avoir faim, mais interdit, sans argent, de satisfaire sa faim.

On peut applaudir. Mais il ne faut pas siffler.

Et il faut aimer sa patrie. Parce que la patrie aime ses enfants, (comme Ugolin que les mangeait).

Le Nivellement.

Voilà ce à quoi tend la Société. C'est sa manière de se conserver en maintenant les humains en troupeau.

Nivellement dans la famille et à l'école.

Nivellement à la caserne, à l'hôpital et en prison.

Nivellement à l'usine ou au bureau.

Nivellement partout...

La Loi, la Morale, la Vertu, la Religion, la Famille, la Patrie, se résumant en ce mot : nivellement.

Et gare à ceux qui ne se laissent pas niveler.

La résignation est érigée en vertu.

Défense de ruer dans les rangs.

Chaque fois que le thermomètre de l'Indépendance s'égare dans le trou de balle de la Société, il marque zéro.

Et c'est là le hic.

Avez-vous remarqué que les gens qui s'emmerdent sont incapables de subir cet état tout seuls ? Il en est de même en ces domaines.

N'ayant pas de mission historique à remplir, je ne verrais nul inconvénient à ce que ceux à qui cette situation convient s'en contentassent entre eux. (Et s'il leur plaît d'être battus !)

Mais le malheur est qu'ils veulent m'obliger à participer à leurs platitudes. A reconnaître l'Autorité — civile et militaire. Ce qui m'amène un tas d'inconvénients parce que je m'y refuse. (Et s'il me déplaît d'être battu !)

Je m'en voudrais d'accepter les obligations que l'Etat veut arbitrairement m'imposer en vertu d'un contrat social unilatéral, qui ne me fut pas soumis, et que je n'ai pas signé.

Individu, la Société se charge de te démontrer que tu as tort d'avoir raison.

Ce qui ne t'empêche pas d'avoir raison.

Ces choses se passent d'explication. Elles se constatent.

Il y aurait une consolation. S'il y avait un espoir. Mais l'espoir étant fait pour être déçu, le désespoir est inutile. Et la consolation superflue.

Une juste organisation sociale — basée sur la solidarité entre les humains, le respect de la liberté individuelle et une équitable répartition des biens (c'est-à-dire sur la seule base logiquement et humainement concevable) — est un non-sens. Parce que l'homme en troupeau est mauvais de par sa nature même, qu'il aime ses chaînes, et qu'il y a peu de raisons qu'il change.

Agnostique, je n'ai besoin ni de nier, ni d'espérer, pour faire ce que je crois juste.

Aussi je ne suis pas pour le régime social qui sera. Je suis contre le régime social qui est.

Parce que le régime existant est mauvais et que j'ai tout lieu de croire que son successeur ne sera pas bon.

Malgré le désir que j'aurais de me tromper et pour l'excellente

raison que si je me trompais, le jour où mon erreur se démontrerait, il y aurait longtemps que je serais passé de vie à trépas.

Peu m'importent *les lendemains qui seront dans des siècles !* Je n'ai cure du Futur. *La Terre Promise sera celle où nous pourrions...*

Cet état d'esprit, provoqué par cet état de choses, m'incite à détester les bipèdes standardisés que sont la plupart des humains. Foin des esclaves que l'on appelle « monsieur », « signor » ou « tovaritch », et qui tirent gloire des coups de pied au cul qu'ils reçoivent, en disant « amen » et « merci ».

Par contre, j'apprécie les non-conseillers qui ont l'originalité d'être des payeurs. Je les apprécie a fortiori quand, sans espérance, ils agissent comme s'ils espéraient. *Il suffit d'oser.* Ce sont les faibles qui ont besoin d'espérer pour agir ; les forts puisent leur force en eux-mêmes, sans foi illusoire en de lointaines hypothèses.

J'aime parmi eux ceux que leur nature intensive pousse impérieusement. Et qui sont courageux, ce qui est beau, désintéressés, ce qui est noble, et doués de conscience, ce qui est rare.

Enfin je crois avoir la notion de la liberté et le sens de la subversion.

C'est pourquoi j'aime Zo d'Axa et ai estimé devoir remémorer son souvenir trop vite effacé en résumant en ces quelques pages la vie subversive de ce libertaire qui jamais ne trahit, *irrespectueux par nature et des lois et des préjugés.*

Et si je l'aime pour son non-conformisme, son impertinence et sa claire et narquoise vision des choses, je lui sais gré d'avoir payé de sa personne, de n'avoir pas été un révolté de salon, un nietzschéen de bibliothèque, un surhomme douillet et confortable.

Ce sceptique prit de la Poésie et de la Philosophie la meilleure part : il les mit en action.

Pour lui, l'Action fut bien la sœur du Rêve.

Je l'aime, parce que doué pour *l'art de marcher tout seul*, il eut *l'altière volonté de vivre.*

Parce qu'il fut ASOCIAL avec majesté.

Et aussi pour son ironie, (me déplaisent les gens sérieux et les choses tristes).

L'ironie est éternelle — comme l'érotisme et la bêtise humaine.

Il sut bien la manier, lui qui connut cette suprême joie de la vie qui est de percevoir le ridicule des choses.

Léo CAMPION.

VIII

Un écrivain : un homme

I

Il est évident que les deux syllabes qui composent ce nom : Zo d'Axa, ne disent pas grand' chose aux générations sportives ou « cellulardes » d'aujourd'hui. Nos jeunes gens ne savent rien de l'*En-Dehors*, de *La Feuille* et de la carrière terriblement agitée, accidentée, fiévreuse, d'un combattant qui compta longtemps parmi les premiers de nos journalistes et de nos écrivains.

Zo d'Axa ! On peut rencontrer, du côté de Marseille, vers La Corniche, rêvant devant les eaux limpides et azurées, un homme sec, mince et grand, à la barbe blanche flottante, aux yeux très doux, l'allure aristocratique... Parfois, on le découvre sur la Cannebière. Les passants se retournent, s'interrogent. Il ne peut circuler dans l'indifférence, tant il est peu semblable aux autres, tant sa fine physionomie d'artiste, qui se doublerait d'un condottiere élégant, s'impose à l'attention. C'est presque un vieillard par la barbe qui danse sur sa poitrine, et il est extraordinairement jeune par le regard. Contemplez-le, bonnes gens. Un jour, s'il y a une justice littéraire dans ce bas monde de scribouilleurs, on le remettra à sa véritable place, tout en haut, parmi les élus.

Celui-là fut un de nos Maîtres — le Maître des Maîtres, aux alentours de l'affaire Dreyfus. J'ai personnellement subi deux irrésistibles influences : tout jeune, encore enfant, Jules Vallès ; plus tard, d'Axa. Deux tempéraments différents, cependant, et de procédés opposés ; mais ils se rejoignaient dans une commune haine de la laideur et de la bassesse, dans le mépris des préjugés odieux et stupides, dans le rouge claironnement de leurs colères et de leurs indignations.

Comment ne pas se souvenir ? L'affaire, la Grande Affaire dont on espérait tout, dont on imaginait pouvoir faire un levier pour soulever tout un monde d'iniquités, battait son plein. Aux portes des salles de réunion, où des foules houleuses, surchauffées, surbourrées, mêlaient leurs clameurs et leurs enthousiasmes, les camelots hurlaient : *Demandez La Feuille... Dernier numéro !* »

(1) Ces pages étaient écrites lorsqu'on apprit la mort de Zo d'Axa, frappé brusquement, en pleine force ; toute la presse a salué la disparition de ce lutteur.

Qu'était-ce donc que cette *Feuille* ? On y allait de ses deux sous. On se disait : « Nous lirons ça demain. On verra ! »

On a vu. *La Feuille*, ce n'était pas simplement du papier, avec des caractères noirs dessus, des lignes qui se succédaient, de la prose qui se déroulait... C'était un brûlot propre à incendier les intelligences, un pétard à la mélinite bon pour faire sauter les consciences, quelque chose comme un éclair foudroyant dans l'abîme opaque des ignorances, des égoïsmes apeurés, des lâchetés tenaces... Le mot d'ordre lancé aux rébellions... Le geste et le cri que tous les assis, tous les courbés attendaient pour se dresser, plus hardiment dans la Vie...

La profession de foi clamée par l'Individu.

Pourtant cette *Feuille* déroutait les esprits. Elle n'était pas tout à fait dreyfusarde comme nous l'aurions voulu. Elle se souciait peu de l'innocence du capitaine et des péripéties du roman-feuilleton offert à tous les appétits. « Les Mystères de l'Île du Diable ! » Titre superbe. Episodes palpitants. Chapitre de la condamnation. Chapitre : J'accuse ! Chapitre : Colonel Henry ! Clameurs, hurlements nationalistes, rasoir patriotique et, déjà ! (association d'idées et de mots) le semillant Charles Maurras, paladin de l'obscurantisme, insecte sautillant derrière le cloporte Drumont. Sans oublier les vaillants de la Villette, les faussaires de l'Etat-major, la cohorte des généraux félons, menteurs, chevaliers de cette Raison d'Etat que les raisons du Sacré-Cœur n'ignorent point.

Passé tumultueux. On vivait avec intensité, superbement. Batailles dans la rue, batailles dans les meetings, batailles dans les salles de rédaction. Bataille partout, à toute heure. C'était une fin et un commencement. On naviguait parmi les éboulements. On se heurtait à des tas de puissances qui crevaient vides et lamentables. Le respect fuyait. Des guerriers se dressaient, tout nus et tout bêtes, sans panaches, sans auréoles. Des gouvernants, pris d'épouvante, s'accroupissaient. La société en panique était tenue, solidement, à la gorge.

Personne n'a tenté sérieusement le roman de l'affaire Dreyfus, avec tout ce qu'il a suscité d'espérances insensées et laissé d'amertume. Les générations qui l'ont vécu en ont reçu comme un « coup de marteau ». Elles ne peuvent se résigner à voir s'effilocheur tout un avenir lumineux — un avenir d'hier tout enguirlandé de mirifiques promesses. Qui donc chantera cette épopée ? Qui pourra dire, avec les phrases qu'il faut, les adjectifs utiles et le bataillon des troupes indispensables, la lutte féconde entreprise par une poignée d'hommes contre toutes les Forces mauvaises ? Ceux qui ont reçu ce baptême, j'insiste, sont marqués à jamais. On les retrouve, à chaque occasion. Ce sont les mêmes qui ont vieilli,

mais non désarmé, et qui se sont précipités au secours de Sacco et de Vanzetti.

Il y a, aussi, le chapitre des défections et des trahisons. Tout un chapelet de profiteurs et de repentis, les casés, les Thénardiens, les habiles de la suite à Clemenceau, les muscadins qui tâtaient des jeux du Forum, grands et petits renégats, pantins sans prestige, brailards sans poumons, laquais en rupture d'office... Mais qu'importe. La vermine est partout. Ce qui reste, c'est que voici près de trente années, une espérance soudaine a fait battre des cœurs d'hommes.

Sur des nuques d'esclaves rampants, un frisson a couru. Et les fronts se sont levés orgueilleusement, projetés vers le Soleil.

**

Oui, qu'importe que, depuis, le petit train-train de la vie ait repris, avec sa monotonie coutumière. On ne peut éternellement baigner dans le sublime et s'abreuver de tragique. Le Monde continue, évidemment. La Terre ne voit pas le moyen de s'arrêter. Mais l'affaire Dreyfus a griffé profondément les âmes.

Or, en ce temps-là où l'on ne rêvait que de Justice et de Vérité, un homme farouchement isolé échappait à l'envoûtement. Il voyait clair et juste. Ses yeux chargés d'ironie discernaient les réalités. Et il s'amusait, avec la conscience de sa force invincible, à fouailler les troupeaux hallucinés. Pour lui, pas de couplets humanitaires. Un long cris de révolte. C'était à coups de lanières cinglantes qu'il réveillait les lucidités et les énergies. Cela faisait mal. Cela faisait soubresauter et hurler. Mais, dans l'orgie effroyable des rumeurs et des imprécations, ce qui perforait les oreilles, c'était son coup de sifflet, suraigu.

La Feuille ! Zo d'Axa ! Je l'ai lu, parfois avec colère. Je ne comprenais pas. Je ne voulais pas comprendre. Qu'est-ce qu'il demandait ce pamphlétaire fulgurant, qui n'était ni dreyfusard, ni antidreyfusard, ni ceci, ni cela ; qui échappait à toute classification ; que se plaçait en dehors des partis, des groupements, des chapelles ? Qu'est-ce qu'il nous apportait ? Simplement ceci : l'affirmation d'un homme qui aspirait à se réaliser pleinement, dans l'amour de la vie, avec la Vérité pour seule compagne. Il lui suffisait de jeter son cri, « à toute occasion » ainsi qu'il s'exprimait, avec joie, avec certitude, avec rage. Et ses *Feuilles* s'envolaient, « légères ou graves », se tenant, se complétant, « selon le scénario de la Vie, chaque heure expressive ».

De tels cris heurtaient souvent les intelligences, et tordaient les nerfs. Le polémiste s'improvisait « l'Évadé des galères sociales ».

Il se refusait « à monter dans les bateaux pavoisés de la religion et de la patrie ». Il ne voulait pas davantage s'embarquer sur le « radeau sans biscuits de la Méduse humanitaire ». Il ajoutait que l'idée de révolte n'était pas « une foi destinée à tromper encore les appétits et les espoirs ». Alors ? Il était seul, implacablement « seul », et repoussait tous disciples. Comment le suivre ? L'En-Dehors. Il était l'En-Dehors. Cela signifiait qu'il entendait marcher à sa guise, sans appuis, sans béquilles, armé de sa Vérité à lui. Et il interrogeait, gouailleur : « As-tu compris, citoyen ? »

*
**

Ainsi lancé dans la bagarre, Zo d'Axa, l'individualiste, porta à l'adversaire les plus rudes coups. Il était aidé en cela par Steinlen, le grand artiste au crayon vengeur, par Willette, par Hermann-Paul, par Luce ! J'ai, chez moi, la collection de *La Feuille*, et je la parcours, aux heures d'ennui ou de doute. L'effet est prodigieux. On sort de là régénéré, revigoré, tout neuf.

Le premier numéro, qui fit sensation, dénonçait avec âpreté l'alliance franco-russe que d'Axa qualifiait de « mésalliance de la « Marseillaise » et du Knout ». Après quoi, il s'en prenait à la grande presse bourreuse de crânes qui dispense aux pauvres d'esprit la manne des faits divers — dix assassinats pour un sou ! Horribles détails ! — et rend à peu près vain tout effort d'art ou de littérature. Puis, au hasard de la fourchette, l'écrivain piquait l'actualité, s'emparait de l'événement du jour, du fait saillant dont il exprimait tout le jus, dont il épuisait toute l'humaine philosophie, en un raccourci saisissant.

Tout y passa. Bagnes d'Afrique, policiers, magistrats, tourmenteurs, politiciens, hommes de finance, forbans de Bourse, traîne-sabres, prêtraille de toutes confessions et de toutes sacristies. Il n'épargnait rien. Sa plume féroce s'exerçait contre toutes les malfaisances et contre toutes les ignominies. Et il ne pardonnait pas davantage à la foule moutonnaire, pétrie dans la sottise, avide de servitude. Il lui arrivait de s'attendrir, tout en crispant ses poings, les ongles rentrés. Alors il devenait poignant. Le cœur du pamphlétaire débordait.

J'ai dit que je reprenais volontiers la collection de *La Feuille*. Mais il advient que je l'abandonne, découragé. Toutes les batailles d'antan, tous ces cris de généreuse passion, tous ces assauts donnés aux Bastilles, à quoi ont-ils abouti ? Rien de changé. Il y a toujours des enfants qui crèvent dans les colonies pénitentiaires, des conseils de guerre pour condamner les petits soldats, des victimes et des bourreaux, des mensonges, des saletés... Et, en plus,

il y a eu la guerre — la grande guerre du Droit, de la Justice, de la Civilisation.

Il y a eu même une Révolution.

Mais il n'y a plus de Zo d'Axa. Le prestigieux pamphlétaire s'est tu. Il a vidé son encrier et brisé sa plume. Et, sous le bleu sans souillure d'un ciel de rêve, parmi les senteurs d'iode et de phosphore qu'apporte la mer, il promène son désenchantement, contemplant avec une curiosité hautaine les gesticulations des hommes, ses semblables.

*
**

Je n'entrerai point dans des détails inutiles concernant la biographie de d'Axa. Qu'il me suffise d'indiquer que le pamphlétaire le plus vigoureux de notre époque (qui se double d'un poète) est sorti d'une famille parisienne et qu'après le collège, il fit la boulette de s'engager aux chasseurs d'Afrique. Il avait soif de mouvement et d'aventures. Mais, trop jeune, il n'avait pas compté avec l'absurdité de la discipline et l'horreur de la caserne. Il apprit, là-bas, le dégoût de la chose militaire.

Revenu à Paris, et fort de cette expérience pour lui décisive, Zo d'Axa se lança dans la littérature. Il fut d'abord, poète. Je sais de lui de courts poèmes : *Les Intensifs*, qu'il n'a jamais publiés, où, déjà, il se révélait tout entier, c'est-à-dire épris de la forme, jamais satisfait, visant constamment à la pureté du style, au dynamisme du mot, à la saveur de l'expression. J'ai connu peu d'hommes capables de manifester autant d'inquiétude devant la feuille de papier noirci. Zo d'Axa poussait les scrupules à tel point qu'il en devenait, disons le mot, fatigant.

Le bon Louis Matha, qui, avant d'administrer *Le Journal du Peuple*, de Sébastien Faure, puis *Le Libéraire*, fut gérant de d'Axa, à *L'En-Dehors*, aimait à me raconter comment le terrible polémiste accourait, à deux heures du matin, à l'imprimerie, faisait remonter les formes, bouleversait tout, pour changer un mot, modifier une expression, supprimer une répétition. Il était la terreur des typos. Et, son numéro paru, il entraînait dans de folles colères, parce qu'on avait négligé une virgule.

J'ai pu, moi-même, éprouver les effets de cette redoutable manie du scrupule littéraire. Je me trouvais sur une plage normande, à Carolles, où j'écrivais une étude sur Zo d'Axa, étude à laquelle je fais, aujourd'hui, de larges emprunts. Un matin — il pouvait être six heures — on m'annonce une visite. C'était d'Axa. Il était arrivé la veille, et comme il a toujours eu l'horreur des

chambres d'hôtel, il s'était enveloppé dans sa couverture et endormi dans une salle de la gare. Il me dit, tout de go :

— J'ai appris que vous écriviez quelque chose sur *L'En-Dehors*. Voulez-vous me montrer ça ?

Je déférai à son désir. Je lui soumis l'étude que j'avais entreprise sur sa vie et son œuvre. Il hochait la tête, avec bienveillance. Mais, de loin en loin :

— Mon cher ami, ne croyez-vous pas que ce mot... ?

Ou bien :

— Mon cher ami, ne pensez-vous pas que cette incidente... ?

Si bien que si je l'avais écouté, je crois que j'aurais recommencé mon papier d'un bout à l'autre. Je tins bon et ne lui fis que de rares concessions.

— Voyons, lui dis-je, il s'agit d'une étude sur Zo d'Axa et non d'une page de Zo d'Axa. Vous ne voudriez pas, cependant, que j'écrivisse comme vous...

Il soupira :

— Vous avez raison. Mais...

Il demeura deux jours à Carolles. C'était un être plein de fantaisie et un causeur surprenant. Ces deux journées comptent dans mon existence.

II

Celui qui voudrait définir exactement d'Axa, et déterminer les influences subies par cet admirable maître de la plume, pour qui « l'action était vraiment la sœur du rêve », risquerait de tâtonner longuement... comme d'Axa lui-même. Il se chercha, en effet, patiemment, obstinément. Ce qui le guidait, c'était une sorte d'instinct irrésistible. Il finit par devenir pamphlétaire, tout naturellement. Il conquît alors, et sans grands efforts, en artiste ingénu et d'une rare sensibilité, la forme exigée par sa pensée.

Il débuta par quelques collaborations dans des journaux de Bruxelles et d'Italie. Puis, un beau jour, il fonda *L'En-Dehors*. Ce fut, dans les milieux littéraire et politique, un effarement. Dès le premier numéro, une épigraphe expliquait tout l'homme et l'écrivain : « Celui que rien n'entrôle et qu'une impulsive nature guide seule, le passionnel complexe, le hors la loi le hors l'école, l'isolé chercheur d'au-delà. »

Il y avait là une singulière et dangereuse promesse. On doit avouer que Zo d'Axa l'a tenue — largement.

L'En-Dehors se rua dans la critique audacieuse et folle des institutions et des mœurs. Il prit la défense des petits, notamment des anarchistes persécutés. Mais ces cris de révolte ou de pitié n'allaient point sans ironie. L'Ironie, dont Proudhon a dit qu'elle était sainte, c'est l'arme souveraine. Cela vaut cent fois mieux que les jérémiades ou les rugissements. Tous les grands révoltés l'ont cultivée. Vallès, avec âpreté et cruauté, parfois. D'Axa, avec plus de désinvolture. Silence aux pleurnichards et aux hypocondriaques. Nous sommes au pays de Voltaire.

D'Axa avait, à côté de lui, comme collaborateurs, des écrivains qui se nommaient : Octave Mirbeau, Lucien Descaves, Paul Adam, Georges Darien (l'auteur de *Biribi*), Victor Barrucand (alors anarchiste et qui devait lancer l'idée du *Pain gratuit*), Emile Henry (qui, lui, lança la bombe de Terminus) et des poètes : Stuart-Merill, Francis Viellé-Griffin, Henri de Régnier... D'autres encore, dont Pierre Veber (mais oui !). Une merveilleuse équipe.

L'influence de ce journal-revue fut prodigieuse. D'Axa y dépensait une verve intarissable et amorçait des campagnes retentissantes. En même temps il faisait preuve d'une fantaisie que rien ne pouvait troubler. C'est ainsi qu'un jour il écrivait un article violent et justicier contre la stupidité malfaisante du duel pour, le lendemain, aller se battre contre son collaborateur Darien, avec lequel il n'était point d'accord sur je ne sais quel détail philosophique. Il octroyait un coup d'épée à l'auteur de *Biribi*, puis lui réclamait une chronique pour le numéro suivant du journal.

Mais au-dessus de tout, il affirmait bellement, superbement, sa foi dans la Révolte, son désir de vie libre et vagabondante, hors des « rivets de la loi ».

On le classa comme anarchiste. On se trompait. D'Axa a toujours refusé de s'embrigader. Il s'opposait violemment aux « compagnons » qui l'entouraient et lui reprochaient avec aigreur de ne pas tout subordonner à « l'idéale anarchie ». Pour lui, point de chapelles, point de confessions. Il écrivait sereinement : « Il faut vivre dès aujourd'hui, dès tout de suite, et c'est en dehors de toutes les lois, de toutes les règles, de toutes les théories — même anarchistes — que nous voulons nous laisser aller toujours à nos pitiés, à nos emportements, à nos douleurs, à nos rages, à nos instincts — avec l'orgueil d'être nous-mêmes. » Théorie déconcertante, dira-t-on. D'Axa était ainsi. Il faut le prendre tel qu'il s'est affirmé. Sans plus.

Seulement, à cette belle époque, les anarchistes qui rêvaient de secouer la société bourgeoise à coup de dynamite étaient traqués, emprisonnés, guillotinés. D'Axa aurait pu crier aux magistrats et aux policiers : « Il y a mal donne ». Il n'en fit rien. On l'étiquetait anarchiste. Soit. Il se contenta de hausser les épaules.

Et ce fut une existence effroyablement mouvementée. Pour-suivi, condamné, jeté dans les cachots, il s'évade, s'exile. On le prend. Il s'enfuit de nouveau. On le retrouve en Angleterre, en Italie, en Turquie, un peu partout. Cette odyssée, qu'il a contée lui-même dans son volume : *De Mazas à Jérusalem*, réclamerait des pages. Il est, pourtant, un écrivain qui nous l'a offerte en raccourci : Adolphe Retté, depuis tombé fâcheusement dans un bémolier (1).

« Un journal, écrit-il (il y a longtemps déjà), parut, un fouet, où des grelots tintaient en fous rires sanglotés, claqua, fouailla magistrature et législation, Hautes-Brutes des Etats-majors et Bas-Filous des banques, dirigeants et dirigés, marqua de rouge le derrière obscène de la Bourgeoisie. *L'En-Dehors* fut, qui fit valser les toupies sous des lanières d'étoiles. Zo d'Axa, cet homme bizarre, content d'être lui-même, sans étiquette de parti, sans accointances politiques, cet anarchiste ne se pouvait tolérer longtemps... »

En effet. Les amendes et les mois de prison se mirent à pleuvoir sur le journaliste. D'Axa fut arrêté, la maison du journal saccagée et mise au pillage. Début des mésaventures.

*
**

Le premier crime du pamphlétaire, ce fut d'avoir ouvert une souscription pour les familles des anarchistes emprisonnés. Il se vit immédiatement inculpé d'association de malfaiteurs. Il avait alors vingt-sept ans.

Il passa un mois dans un cachot, puis fut remis en liberté provisoire. Alors, peu désireux de retourner dans les geôles républicaines, il fila en Angleterre. Les policiers le poursuivirent jusqu'à Londres. Il abandonna les Britanniques, s'en fut en Hollande où il fraternisait avec une troupe de musiciens ambulants. Après quoi, il prit place sur un chaland qui remontait le Rhin jusqu'à Mayence, vivant paisiblement parmi les mariniers, s'enivrant d'air pur, loin des fracas et des tracas de Paris.

De Mayence, d'Axa s'enfonce dans la Forêt-Noire, se mêle aux bûcherons. Lassé, il descend en Italie. Là, les policiers l'attendaient. On envahit sa chambre d'hôtel. On l'arrête. On le conduit à la frontière autrichienne, les menottes aux mains, entre deux argousins. Cela dura cinq jours. Le sixième, raconte-t-il, je passai la frontière, les mains bleuies par les fers.

Il gagne Trieste à pied, demeure quelques jours en Autriche. Mais d'autres cieux l'attirent. Il s'embarque pour le Pirée, s'en va

(1) Adolphe Retté, lui aussi, est mort depuis que ces pages furent écrites.

dormir dans les ruines du Parthénon. A ce moment, il n'a plus un centime en poche. Les agents le guettent toujours. Il trouve, néanmoins, le moyen de gagner Constantinople. On l'arrête de nouveau. On le relâche. Il part pour Jaffa.

A Jaffa, de louches individus se jettent sur lui, le traînent au consulat. On lui déclare qu'il est un grand criminel et on l'enferme dans une chambre basse d'hôpital. Il s'évade dans la nuit. Il prend la route de Jérusalem. Toute une bande de sbires se lance à ses trousses. Le voilà ressaisi, garrotté, jeté dans un paquebot qui se dirige vers Marseille.

Durant toute la traversée, il demeure enchaîné, aux fers, insulté par les passagers qui viennent le contempler comme une bête curieuse. A l'un d'eux qui l'interroge, il répond en riant : « J'ai coupé une vieille femme en treize morceaux et cela m'a donné la migraine. »

A peine a-t-il mis le pied sur le port de Marseille qu'un policier s'approche et lui explique que les formalités nécessaires n'ayant pas été remplies à Jaffa, pour son arrestation, il est libre. D'Axa respire. Aussitôt, un deuxième policier surgit qui pose sa main épaisse sur son épaule et l'informe qu'en raison de ses condamnations antérieures, il est de son devoir de l'appréhender !... subséquemment. Beautés de l'administration policière.

A Paris, on le colle à Sainte-Pélagie. Par malheur, pendant qu'il vagabondait sur les routes d'Orient, un anarchiste italien avait assassiné le président de la République, Sadi Carnot. On laisse d'Axa purger ses peines. Il va être remis en liberté. Il franchit le seuil de la prison. Il n'a pas fait deux pas qu'on lui retombe dessus et qu'on l'emmène au poste. Cette fois, d'Axa estime qu'on exagère. Il saute par la fenêtre et s'enfuit.

Derrière ce long garçon à longue barbe rouge, les agents se précipitent. La foule s'en mêle. On crie : Au voleur ! D'Axa se précipite dans le Jardin des Plantes. Un citoyen courageux lui saute à la gorge. Passé à tabac, les habits déchirés, en sang, on le reconduit au poste et, de là, au Dépôt. Le lendemain, sans la moindre explication, on le relâche. Tout cela, parce qu'on portait la dépouille de Carnot au Panthéon, et qu'il n'était pas possible, évidemment, de laisser un aussi redoutable malfaiteur que d'Axa dans les rues de Paris.

Alors, criblé de dettes, un peu dégoûté, ne voyant pas la possibilité de poursuivre la publication de son journal, Zo d'Axa se tut. Il se reprit à voyager. Ce grand trimardeur s'en alla par les chemins et les canaux, rêvant à des choses inaccessibles, les cheveux dans le vent, les poumons avides d'air libre. Il en avait assez des hommes, de leurs conflits et de leurs misères. Lui, qui ne

croyait point aux promesses de la fée Anarchie, n'avait pas bronché lorsqu'on l'avait accusé d'être anarchiste. Se défendre lui paraissait une lâcheté. Mais des anarchistes le traitaient d'aristocrate et — suprême injure — d'intellectuel.

Il avait l'immense tort de repousser tous les dogmes et de ne s'agenouiller dans aucune église.

Il méprisait avec autant de force les maîtres et les esclaves. Volontiers, il prononçait, selon Carlyle : « Je vomis les classes dirigeantes et les classes dirigées me dégoûtent. » Ce révolté hautain, ivre d'indépendance, qui considérait la morale comme un chapitre de l'esthétique et prétendait constamment « agir en beauté », cet En-Dehors (qui fut si souvent l'En-Dedans) dont la fine silhouette évoquait les gentilshommes de la Renaissance, prit le parti de se taire. Il renonça à la bataille stérile.

Mais bientôt l'Affaire Dreyfus bouleversait le monde. Les forces éternellement ennemies s'affrontaient. C'était le cas de rapeler le vers de Hugo, délirant :

C'est ici le combat du jour et de la nuit.

Comme tous, d'Axa fut happé par le grand drame. Il sortit de sa Tour du silence. Et il lança sa *Feuille* à tous les vents.

**

Deux années de lutte féroce. Chacune de ses *Feuilles* faisait mouche. Les mots étaient pesés, les termes aiguisés. Il flagellait les « moutons de Boisdeffre » ; il dénonçait la « saoulerie de l'uniforme, la nostalgie du servage ». Il montrait que la France n'était plus la cavale de Barbier, mais « la grenouille qu'on amorce avec un fonds de culotte rouge ». Il s'accrochait à la boutique de faussaires de l'Etat-major et s'écriait : « En joue !... Faux !... » Il allait plus loin encore... trop loin selon certains. Il bafouait le peuple souverain.

Un jour, il organisa, en pleine période électorale, une mascarade. Il se mit à promener dans les rues de la capitale, un âne, un doux Aliboron, baptisé par lui : « Nul » et dont la mission était d'aligner les suffrages non exprimés. Naturellement son âne blanc fut élu, mais les agents traînèrent au poste ce digne représentant du peuple.

Autre méfait. Il s'est complu, parfois, à railler « l'honnête ouvrier » fier « de ses mains calleuses ». Il a jeté de dures vérités aux révolutionnaires, aux « rhétoriciens de la Sociale, prometteurs de bien-être futur ». Pour lui, pas de directeurs de conscience, pas de chefs de file. Il bataillait, simplement pour le plaisir de

batailler. Rien ne pouvait l'enrôler — j'allais écrire : l'entôler. Et, cependant, cette attitude, qu'on n'a pas toujours bien comprise, n'était pas vain dilettantisme. Rien de gratuit, proclamait-il. Ainsi que je l'ai montré, quand il fallait payer, il payait et... il recommençait.

III

J'ai écrit : il recommençait. Ce n'est pas tout à fait exact.

Depuis que la grande affaire s'est terminée, j'ose le dire, en eau de boudin, aboutissant simplement au triomphe de quelques-uns de ses paladins intéressés, sans apporter la moindre réforme, sans tenir la moindre de ses promesses, laissant debout les juges militaires, les bagnes militaires, les sottises militaires ; depuis, donc, cet édifiant avortement, l'écrivain, à jamais dégoûté, a jeté sa plume. Il s'était rué dans la bagarre, avec frénésie, se dépensant sans compter, offrant sa poitrine aux coups, largement. Mais, de bonne heure, il comprit. Encore une désillusion à ajouter à tant d'autres.

Le numéro final de *La Feuille* est comme une sorte de testament. Cela s'intitulait : « La dernière aux Anarchistes ». Le pamphlétaire s'occupait de l'explosion d'une poudrière de Toulon et il marquait non sans humour que tous les efforts des dynamiteurs et tous leurs attentats faisaient piteuse figure à côté de cette pétarade. Et il criait à ceux « qui ne désarment pas » : Plus de chapelles, plus de systèmes, plus de théories. L'individu par-dessus tout !

Il disait d'eux : « C'est immédiatement qu'ils veulent vivre ; c'est sur l'heure qu'ils s'affranchissent des tutelles et des mots d'ordre. Chacun sa route. Au cours de tous les événements, en dehors de tous les partis, ils lancent le cri de révolte ».

En-dehors. Tout Zo d'Axa est dans ce mot. Son individualisme n'a rien de la « surhommanie ». Rien de moins nietzschéen que ce vagabond qui ne peut supporter ni joug ni entrave. Rien non plus de l'égoïsme étriqué des petits hommes contemplateurs de leur nombril. D'Axa, c'est le nomade épris fougueusement de liberté, — la liberté sans rivages, disait Vallès — qui ne peut se plier aux disciplines sociales, mijoter dans ces géhennes que sont les cités modernes, auquel il faut l'espace à dévorer, la route qui s'allonge interminablement — parmi des chants d'oiseaux et sous la caresse du soleil...

Quand il se rebelle, quand il pousse le cri de révolte, c'est que les hideurs, les injustices, les saletés lui gâtent le paysage, pol-

luent son horizon. Que lui importent les masses inertes et veules cuisant dans la marmite de la servitude ! Il ne prétend pas poursuivre leur libération, envers et contre tous. C'est à l'individu de se libérer, de suivre son instinct, hors les lois, hors les préjugés, hors les morales courantes... selon ses aptitudes et ses possibilités. « Il suffit d'oser », affirme-t-il.

Tant pis pour l'individu, s'il se laisse enliser dans les sables mouvants de la bêtise, de l'ignorance, de la malfaisance. Mais d'Axa n'exalte point, cependant, cette contrefaçon de l'individualisme qui met l'arme au poing d'une brute et tend simplement à substituer un satisfait nouveau à un ancien satisfait, à placer Caliban dans le lit du duc Prospéro.

Il ne veut pas davantage ajouter foi aux demains édéniques. Peut lui chaut que le paradis soit déplacé et qu'au lieu de le désigner en haut, on nous le désigne, maintenant, à l'horizon fuyant.

« C'est mentir que promettre encore après tant de promesses déjà. Les prophètes et les pontifes nous bernent en nous montrant, dans le lointain, des temps d'amour. Nous serons morts ; la Terre promise est celle où nous pourrions. A quel titre, pour quels motifs, s'hypnotiser sur l'avenir ? Assez de nuages ! »

Ainsi s'exprime-t-il. On conçoit que cet En-Dehors surprenne et rebute. Pour le suivre, sur son libre chemin, il faut avoir des jambes solides et l'œil clair. Sa philosophie n'est point, comme disait Richépin, pour des « palais d'enfants lécheurs de crème ».

Aussi combien ces termes qu'on voudrait lui appliquer : indépendant, homme libre, individualiste, paraissent usés, pâlots, éculés ! En-Dehors, voilà le seul qualificatif qui convienne. Et quand d'Axa eut jugé qu'il en avait assez dit, qu'il serait fastidieux de se répéter, il prit son bâton et s'en alla sur les routes, tel le Juif-Errant. Il marcha, il marcha. Il courut vers le Nord et redescendit vers les chauds midis. Il remonta les canaux jusqu'à la mer. Il vit les Amériques, la Chine, le Japon, les Indes. L'air pur, l'air éblouissant du large gonflait ses poumons. De même qu'un autre en-dehors qui, lassé lui aussi d'écrire en vers et en prose, s'évada de la galère sociale, il aurait pu s'écrier :

*Je sais les cieus crevant en éclairs et les trombes,
Et les remous, et les couchants ; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.*

*
**

Ce qu'il méprisait et haïssait, c'étaient les villes tentaculaires qui sont autant de fourmilières où grouillent les appétits et les

laideurs. Il en avait trop vu de ces troupeaux, en apparence différents de mœurs, mais d'habitudes identiques. Sans verser dans la misanthropie, il évitait les hommes, mettait toute sa joie à coudoyer les simples.

Je l'ai rencontré, souvent, la main posée légèrement sur la selle de sa bicyclette. Il me disait : « C'est une compagne fidèle ; elle me suit comme une ombre ; elle court et glisse à mon côté. » Sur ses épaules, il portait une couverture enroulée et, à la première étape, il la jetait à terre, se couchait dessus, dédaigneux des abris qu'offrent les chambres d'hôtel. Un coin quand il pleuvait, le ciel fourmillant d'étoiles quand il faisait beau. Un vagabond, vous ai-je dit.

Longtemps, il habita une péniche en compagnie d'un marinier qui la pilotait. Il avait mis là quelques livres et doucement, lentement, il remontait les canaux et les fleuves, s'arrêtant au petit bonheur, capricieusement. La route, la route, il ne connaissait que ça. Et, à force de voir, sous toutes les latitudes, les hommes semblables à eux-mêmes, il atteignit à un mépris souverain et souriant.

Un jour, pourtant, il s'immobilisa dans la poussière du chemin. Il y avait un grand bruit vers l'Orient, du côté de Moscou. Tout un peuple, disait-on, s'était levé pour balayer ses maîtres. Le drapeau rouge flottait sur les ruines du capitalisme vaincu. Parmi d'atroces souffrances, d'indicibles détresses, une œuvre formidable s'élaborait. Un monde nouveau s'éveillait.

Alors l'En-Dehors, l'Evadé des cages sociales se prit à rêver. Qu'allait-il sortir de ces tumultes et de ces désastres ? La société qui s'efforçait de surgir serait-elle hospitalière à l'Homme ? Et comment, lui, le réfractaire obstiné, buveur et mâcheur d'au-delà, l'« Intensif », n'aurait-il pas senti immensément, « intensivement » toute la beauté tragique de cette agonie et de cet enfantement ?

Le « communisme, prophétisait Herzen, orageux, terrible, sanglant, injuste, passera à toute vapeur. Au milieu des foudres et des éclairs, à la lueur des palais embrasés, sur les ruines des fabriques et des magistratures, comme sur un nouveau Sinaï, apparaîtront de « Nouveaux Commandements », un nouveau Décalogue... »

Mais l'En-Dehors se réveille et secoue la poussière de ses souliers. A quoi bon ? Les hommes demeureront toujours des hommes tant que ce globe roulera paradoxalement dans l'immensité. Révolution. Progrès. Efforts stériles. Poursuivons notre chemin.

Pour l'En-Dehors, le conflit est perpétuel, sans fin, sans solution, entre les Masses et l'Individu.

*
**

Ai-je bien fait comprendre et réussirai-je à faire aimer cet extraordinaire Réfractaire — l'Insurgé total, irréconciliable ? Ce qu'il faudrait pouvoir exprimer, c'est toute la fantaisie de ce coureur de grands chemins qui est un des plus magnifiques écrivains de notre temps et aussi la bonté malicieuse qui se lit dans ses grands yeux clairs. Il y a encore l'enfant dans son regard qui se repaît joyeusement du spectacle de la rue comme des nuances changeantes du ciel.

Il n'écrit plus. Il ne veut plus écrire. Il estime qu'il en a assez dit. La dernière fois qu'il donna de ses nouvelles à un monde oublié, il s'exprimait ainsi :

« Circuler un peu par le monde, entrevoir l'épaisseur des masses, retrouver partout florissantes les mêmes duperies transposées, les croyances et les fétichismes enracinés jusqu'à l'os, il est vrai, ne m'a pas porté à d'édifiantes illusions. Respirer, respirer ailleurs. N'être rien dans la vaine affaire. Lampée d'air pur, vent du large. Et sans doute plutôt nomade. Qu'est-ce donc vivre si ce n'est passer, selon sa nature, un moment ? J'aime le matin sur les routes, proches ou lointaines, et sans stylo, sans autre ambition ni but que de comprendre la journée claire en dehors des mirages flottants — en dehors ainsi que toujours, à des feuilles d'écriture près ».

Il ajoutait : « Pâleur des paroles. C'est à peine si j'indique, rapide... Du moins pas de faux nez. Ça gêne. Au petit bonheur de naissance, privilège absurde et commode, la société capitaliste, avant les banqueroutes finales, me dispense quelque pécune. J'use des derniers assignats aux promenades qui me plaisent encore. »

« Et déplaire ne me déplait pas. »

Et voici, pour finir, cette déclaration où l'homme apparaît tel qu'il est, extrêmement, superbement et sans la moindre hypocrisie :

« ... La révolution, mais on ne la fera pas exprès ! Elle résultera, fatale, implacable aussi, de vos défis, de vos maladresses, d'une situation sans issue, de la force même des choses, de leur faiblesse.

« Qu'en sortira-t-il, cher ami ? Je ne ferai pas semblant de songer à l'affranchissement, à l'émancipation d'une classe plus spécialement que d'une autre, pervertie qu'elles sont toutes par le manque de simplicité, le goût nègre des verroteries, du clinquant et des cinémas tombés dans le roman-feuilleton. Rien de très beau à espérer. Etant donné ce que sont les hommes, tous les hommes que nous connaissons, — nous compris, — il ne sied pas d'anticiper au-delà du bouleversement, vengeur des mensonges d'un monde.

Il s'annonce. Qui vivra verra. Vivons donc... Et le moins sottement possible... »

Pour d'Axa, la solution est trouvée. C'est le silence. Puisse-t-il en sortir un jour et repaître, le fouet à la main. En attendant, il se tait, opiniâtre. On a beau lui dire : « Vous devriez reprendre votre plume ! » Il hausse les épaules. Il a un sourire de pitié, puis il vous désigne du doigt l'horizon qui s'écroule dans le soir :

— Voyez, mon ami l'étrangeté de ce couchant dont les aspects se modifient de minute en minute...

Et il s'en va, de son pas hardi, ses talons sonnante, du rêve dans les yeux. Sa besogne est accomplie. Il a parlé quand il a jugé que c'était utile. Que lui réclame-t-on encore ?

Un soir, je le vis arriver à Paris, paisible et souriant. Il me confia :

— Mon cher ami, j'ai beaucoup voyagé et je viens de m'apercevoir que je n'avais pas vu le plus intéressant.

— Quoi donc ? Vous allez repartir ?

— Oui pour un grand voyage. Je suis en train de visiter Paris. C'est inouï ce qu'on peut y découvrir.

Il avait parcouru l'Orient, traversé le Canada, vécu parmi les Indiens. Il avait franchi des fleuves et des mers, grimpé les flancs des montagnes, pataugé dans les neiges éternelles. Et, tout à coup, ce Parisien de Paris, ce fils de bourgeois parisiens, poussé sur le pavé, s'avisait que le plus beau des voyages était celui qu'il tentait dans sa capitale. Et il montait vers Belleville, redescendait à la Glacière, poussait vers Grenelle, rejoignait La Butte... à chaque pas émerveillé, tout heureux, plein de la joie d'un enfant qui aurait un jouet nouveau. Paris, Paris. Pourquoi aller si loin ? interrogeait-il.

Certes, en le voyant circuler dans les rues, son bâton à la main, très droit, la tête haute, la barbe flottante, les passants ne se doutaient point que cet homme était le plus redoutable polémiste et le plus échevelé fantaisiste de notre époque. Sans doute-t-il lui-même ? Mais les années qui viennent mettront chacun à sa place.

Dans les anthologies qui se préparent, parmi les rangs de nos plus purs écrivains, le nom de Zo d'Axa, grand vagabond, grand pamphlétaire, grand révolté, s'inscrira en lettres flamboyantes.

Victor MERIC.

Coulisses et tréteaux. — Deuxième série
A travers la jungle politique et littéraire

IX

*La source des maux terrestres, c'est que
l'esprit humain n'est pas libre de se développer.*
Maxime Gorki.

Zo d'Axa ! pseudonyme bizarre, original comme le beau mâle qui l'a inventé.

Fils de bourgeois cossus, Galland, dit Zo d'Axa, naquit à Paris, je crois, en 1865. Après un stage au collège Chaptal, il s'engage, à 18 ans, dans la cavalerie. Nommé sous-officier, il déserte avec la femme de son capitaine.

En quittant sa caserne d'Alger, il passe en Belgique, et, de là, en Suisse, puis en Italie où il devient directeur d'un journal catholique.

Entretemps, il fait, Don Juan triomphant, de nombreuses victimes parmi le sexe faible.

En 1889, profitant de l'amnistie, il rentre en France.

Il commence à douter de l'existence d'un Dieu. En peu de temps, l'esprit de cet homme se libère des absurdités religieuses. Sa pensée évolue avec une rapidité vertigineuse.

Paris, 1890. Nous sommes au bouillant prologue de la période héroïque de l'anarchisme.

Nature généreuse et forte, Zo d'Axa est attiré par l'idéal libertaire. Mais les anarchistes lui paraissent trop dogmatiques. Plus tard, il écrira : « Pas plus groupés dans l'anarchie qu'embrigadés dans les socialismes, nous allons individuels, sans la Foi qui sauve et qui aveugle. Nos dégoûts de la société n'engendrent pas en nous d'immuables convictions. »

Rebelle et athée, en 1891 il lance un hebdomadaire fameux : *L'En-Dehors*, avec ce programme :

« Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seule, ce passionnel tant complexe, ce hors la loi, ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà ne se dessine-t-il pas dans ce mot : *l'Endehors* ? »

Plusieurs parmi ceux qui collaboraient à ce périodique frondeur sont devenus de grands écrivains. Citons : Mirbeau, Descaves, Paul Adam, Verhaeren, Tristan Bernard et d'autres.

L'Endehors a cessé de paraître en 1893, et Zo d'Axa a payé de deux ans de prison la vaillance de cet organe.

Après la prison, un temps de silence. Zo d'Axa prépare des armes meurtrières pour les prochaines batailles.

En 1895, il publie un volume écrit sur le trimard : *De Mazas à Jérusalem*, et en 1898-99, c'est *La Feuille* qui paraît... « à toute occasion », avec des dessins vengeurs de Luce, Steinlen, Hermann Paul, Willette, etc. et des textes corrosifs de Zo d'Axa, naturellement. Une merveille pour deux sous !

Après une vie brève et mouvementée, à son tour, *la Feuille* disparaît... et Zo d'Axa aussi. Le terrible pamphlétaire se fait nomade. Ayant crié ce qu'il avait à dire, ne voulant pas se répéter, le maître écrivain se tait. Bel exemple pour les pisseurs de copie !

Depuis, il va, tantôt au Nord, tantôt au Sud, préférant les rares paroles des simples aux jolis mots menteurs des bavards raffinés.

Les années ont fui, nombreuses, et, aujourd'hui, c'est d'un pas assuré et le cœur sans regrets qu'il marche à la vieillesse.

En 1921, après 25 ans de silence, il s'est vu forcé, pour rétablir la vérité, de répondre publiquement, par une lettre ouverte, aux affirmations malveillantes d'un pédzouille. Puis, plus rien ! Quel dommage !...

« Pâleur des Paroles. » Comme Alfred de Vigny, Zo d'Axa pense que « seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ».

Mais si notre héros est assez fort pour se taire, il sait aussi conserver jalousement son indépendance.

Ecoutez-le :

« Circuler un peu par le monde, retrouver partout florissantes les mêmes duperies transposées, les croyances et les fétichismes enracinés jusqu'à l'os...

Respirer, respirer ailleurs. N'être rien, dans la vaine affaire. Lampée d'air pur, vent du large... Et sans doute plutôt nomade, qu'est-ce donc vivre si ce n'est passer, selon sa nature, un moment ?

» ... Rien de très beau à espérer. Etant donné ce que sont les hommes, tous les hommes que nous connaissons — nous compris, il ne sied pas d'anticiper au-delà du bouleversement, vengeur des mensonges d'un monde. Il s'annonce. La seule certitude c'est de vivre et sans attendre vivons donc : action, parole ou silence. Question d'heure, cas individuel. Et le moins sottement possible... »

ALBIN.

En dehors.

Il s'agit dans ce livre d'un choix d'articles du journal *L'En-dehors*.

Pour des raisons « de sécurité » personnelles vraisemblablement, l'éditeur n'a pas inclus dans ce recueil les articles condamnés Brelant de valets — Lhérot de Beaurepaire — 14 juillet sanglant — Dans le dos — Grâce pour lui, et quelques autres encore.

Dans une note préface, l'éditeur nous en prévient en toute honnêteté et s'en excuse : la violence, il ne veut pas l'exalter, pas plus qu'il ne veut réimprimer les papiers « composés sur un ton plus âpre ». Il tient à ignorer les uns et les autres. L'auteur ne pouvant marquer son accord sur cette façon de faire en a fait grief à son éditeur.

Mais ce dernier voulait que le public apprécie plus « les propos aiguisés du railleur » que les attaques brutales de Zo d'Axa.

C'est là une façon de penser... Qu'y faire ? puisque le volume est là aujourd'hui, amputé de quelques beaux morceaux savoureux, vengeurs, pleins d'indignation.

Voici ce qu'écrivait Jean de Mitty au sujet de Zo d'Axa et de son *En-dehors*.

« Je n'ai connu Zo d'Axa que par ses articles de *L'En-dehors*, cette publication désormais fameuse dont il fut le créateur en même temps que le directeur. On sait les conséquences de l'entreprise et le bruit qu'elle fit de par le monde. La petite feuille, si modeste d'apparence et tellement précieuse d'allure qu'on l'eût prise plutôt pour un périodique de cénacle ou pour l'organe exclusif de quelques raffinés d'art, souleva plus de tempêtes et provoqua plus de passions qu'une émeute dans la rue.

Violente, certes, elle l'était, et d'une violence qui, pour apparaître toujours sous une forme littéraire, subtile, composée, ne pénétrait pas moins profondément dans les esprits et ne gagnait pas moins à son objet les volontés éparses, les énergies en mal d'une direction précise.

» Opportune ou non, l'influence de *L'Endehors* s'exerça effective. Je n'ai pas à la discuter ici et me garderai d'y toucher. Mais, à côté de son action proprement politique, le journal de Zo d'Axa réalisa un incontestable effort intellectuel, et c'est pour la beauté de cet effort qu'il me plaît de l'évoquer à cette heure. »

L'entrée en matière de Zo d'Axa vaut d'être reproduite. La voici :

« — Du courage, Monsieur. Voilà une cigarette, un verre de rhum. Désirez-vous autre chose ?

— Du feu, s'il vous plaît.

— Oui, c'est cela ; fumez, buvez : on va vous couper les cheveux.

— Rafrâchir seulement, j'aimerais mieux.

— Soit, courts derrière, et, sur le front, mèches au vent. Compris. Et maintenant, permettez-moi la suprême recommandation : vous allez mourir pour vos écrits, vos opinions, vos actes de révolté, eh bien ! à l'instant fatal, ne résistez pas, laissez-vous faire. D'ailleurs on ne vous baïllonne point, nul ne songe à vous empêcher de confesser votre foi en un vivat protestataire... Vous crierez « vive... ce que vous voudrez ».

Si le directeur de la Roquette me tenait semblable discours, après telle mésaventure soupçonnable par les temps qui stagnent, peut être bien en profiterais-je pour lui demander l'âge qu'il a — en tous cas, je ne crierais pas. Non, devant le peuple accouru pour voir si je meurs avec à propos, je n'aurais pas de mots définitifs. Je ne connais point de formule où se peut réfugier l'enthousiasme. Vive la Révolution ! Vive Dieu ! Vive le Roy ! Vive l'anarchie !

Pourquoi ? Car, en somme, je ne suis sûr de rien, si ce n'est qu'il faut vivre soi-même : vivre en joie, vivre en bataille, se donner si bien au présent, que le futur n'importe plus, vivre aux heures belles ou mauvaises... je vivrais encore une minute à souffler, aux babouines des foules, ma dernière bouffée de cigarette.

Donc, je l'avoue très candide, la fâcheuse occasion venant, je n'aurais point d'ultimes paroles clamant un espoir tenace. A présent on ne sera plus surpris qu'à la bonne occasion de ce livre, je n'aie pas de préface-programme.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous verrez bien. C'est la vie qui se déroule, brutale : coups de poing, coups de plume, explosions, coups d'ongle. Faits divers : ce dont on cause, ce dont on rage ou l'on sourit... Tournez les pages. »

Le premier numéro de *L'En-dehors* paraissait en mai 1891 au lendemain même de Fournies. Le journal y dénonce l'événement avec force et indignation, la fusillade des femmes, des vieillards, des enfants par l'armée. Les quelques lignes qui terminent son papier ne manquent pas d'allure : « cette toujours cruelle bête sacrée aux mille cornes acérées faites de sabres et de baïonnettes ». Zo d'Axa la voue au mépris : l'armée.

Puis suivent une série de papiers toujours admirablement composés :

Par l'Image — Patriotisme et Pornographie — Le Trône et l'Hôtel — Energumène — Au pied de la Guillotine — MM. Barreau, Président et Compagnie.

Ces titres sont assez significatifs. Voici un bref extrait de « Patriotisme et Pornographie » :

« Ces deux mots côte à côte sont presque une devise d'époque. Ils résument les tendances les plus clinquantes de notre moderne société : on est chez nous, en France, le spirituel, le léger, le badin amateur de gaudrioles ; on est aussi — même en civil — l'austère pioupiou, frère du cosaque, prêt à faire son devoir... si on joue Lohengrin. »

Sur le même ton acerbe, Zo d'Axa poursuit : *Le Temps des Epingles — Un procès d'Anarchistes — Athanase I^{er} — Le Baigneur de la Mairie — Le Néophyte Cacolet — Légitime défense — La Fille du régiment — Madame Thomas — Les Lyncheurs — Nous — L'Impossible suicide.*

Quelques phrases découpées dans son article « Un Procès d'anarchistes nous révèlent sa phrase incisive et justicière, s'adressant tout autant aux reporters illettrés qu'aux juges ignorants ; les uns écrivent avec des plumes d'oie, les autres parlent avec perfidie.

« Leur verve, qui se concentre en un liebig de pornographie aimable pour les jours de procès scandaleux, les abandonne complètement alors que le débat est grave, alors que, par-delà l'interrogatoire étroit des prévenus s'élèvent de fières affirmations. »

Extraite de « *Légitime Défense* » :

« Les victimes dans leur course à la mort n'inspirent que le dégoût. Si quelque chose nous écœure plus que la rousse patentée, c'est la police dilettante.

« Il est bon que de temps à autre certains enthousiasmes soient refroidis. »

Et cette autre, de « La Fille du régiment » :

« De toutes parts on constate, on voit, on sent que le fameux prestige de l'armée s'effrite et tombe en miettes comme de l'antaille vermoulu. »

Tous les faits divers servent à Zo d'Axa pour exercer sa verve et flageller l'ordre social avec ironie.

« On ne frappera jamais assez durement la femme faisant à très bon compte, pour des petites gens, ces avortements que les personnes du monde payent fort cher à MM. les grands docteurs. »

« Les lyncheurs » lui donneront l'occasion de dénoncer avec véhémence non ceux du Nouveau Monde mais ceux de chez nous, cette autre Nouvelle Orléans où les honnêtes gens se livrent à une vindicte toute aussi écœurante car, le procès gagné devant la Cour

d'assises ne signifie pas victoire devant le public. Alors « commencent les sourdes attaques, les perfides insinuations, les compliments malveillants, les insultantes pitiés, tout l'ensemble des sourires faux, des réticences et des giflantes, confraternelles et aimables conclusions. »

Car les lyncheurs de la plume ne ratent point l'occasion, ce sont des rôdeurs de barrière qui « aiment les coups de talon... dans la figure pour tous ceux qu'ils voient par terre ».

« Nous » ce sont les collaborateurs expressifs, tout ce qui rappelle les noms de plume honnêtement honnêtes ! Les Darien, Fénéon, Roinard, Descaves, Malato, Mirbeau, Tristan Bernard, Emile Verhaeren et j'en oublie...

Mais voici l'article :

« On parle d'anarchie, les quotidiens s'émeuvent, on interviewe les compagnons et l'*Eclair* se fait, entre autres réponses, dire par eux qu'actuellement il y a scission parmi les anarchistes.

C'est sur le vol que les opinions se divisent.

Les uns, dit-on, veulent l'ériger en principe, les autres le condamnent irrévocablement.

Et bien ! impossible serait à nous de prendre position sur un pareil terrain. Ce vol peut nous paraître bien et beau et approuvable ; cet estampage peut violemment nous répugner.

Il n'y a pas d'Absolu.

Si des faits nous mènent, aujourd'hui à préciser telle façon de voir et d'être, chaque jour, en les vifs articles de nos collaborateurs expressifs, le vouloir s'est affirmé clair.

Ni d'un parti, ni d'un groupe. En dehors.

Nous allons — individuels, sans la Foi qui sauve et qui aveugle. Nos dégoûts de la société n'engendrent pas en nous d'immuables convictions. Nous nous battons pour la joie des batailles et sans rêve d'avenir meilleur. Que nous importent les lendemains qui seront dans des siècles ! Que nous importent les petits neveux ! C'est en dehors de toutes les lois, de toutes les règles, de toutes les théories — même anarchistes — c'est dès l'instant, dès tout de suite que nous voulons nous laisser aller à nos pitiés, à nos comportements, à nos douceurs, à nos rages, à nos instincts — avec l'orgueil d'être nous-même.

Rien, jusqu'ici, ne nous a révélé l'au-delà radieux. Rien ne nous a donné le criterium constant. Le panorama de la vie change sans cesse ; et les faits, suivant l'heure, nous apparaissent sous différentes lumières, jamais nous ne réagissons contre les entraînements où nous lancent tour à tour, les contradictoires point de vue. C'est simple. Ici, l'écho résonne de sensations vibrantes. Et si

parfois des fougues désorientent par l'inattendu, c'est que nous parlons des choses de ce temps. Comme ferait le primitif barbare tombant tout à coup devant elles...

Le vol !

Mais la fantaisie ne nous viendra point de nous poser en juges. Il y a des voleurs qui nous déplaisent, c'est sûr, et que nous attaquerons, c'est probable. Alors ce sera pour leur allure, plutôt que pour le fait brutal.

Nous ne mettrons pas en jeu la sempiternelle Vérité — avec un grand V. C'est une affaire d'impression. Un bossu peut me déplaire plus qu'un aimable récidiviste. »

Contre le Duel — Allez coucher Capitaine — Garçonnet — Le jeu de la cour et du hasard — Paysage de barrière — Japonisme — Alphonse — L'Indispensable — A Paris ! les mineurs — Les grands coupables — Paul et Virginie — Rousse — Agression.

Ce sont là des faits divers de la vie quotidienne. Les réparties de Zo d'Axa sont cinglantes, l'écrivain à trempé sa plume dans le vitriol pour dénoncer les revers de la société.

Suivent encore : *Pour un forçat* — appel en faveur de la libération du forçat Reynier dont l'innocence a été reconnue mais qui depuis sept ans a été jeté aux chiourmes de Nouméa.

Glabres — Autour d'un crime — Vive l'Armée — Le Cas du chien — Excuses — d'où je cueille cette phrase : « Une caserne qui saute, c'est un assez joli symbole ».

Articles de Paris — Pour les Petits — Ce dernier papier va produire un effet extraordinaire, et, l'appel lancé par Zo d'Axa amener un nombre considérable de souscripteurs...

C'en est trop. Cette distribution d'argent aux familles des détenus va lui valoir l'inculpation d'association de malfaiteurs. Complicité, avec des personnes compromises « les hommes que la révolte et la lutte ont jeté dans la geôle, nous avons songé à leurs femmes sans pain, nous avons songé à leurs mioches... » La solidarité et l'entraide sont donc des crimes ?

Le voici enfermé à Mazas, pour trois semaines, mais à sa libération provisoire, Zo d'Axa, écrivit d'autres papiers vengeurs. La Cour d'assises s'en mêla, ce fut l'exil d'abord, des mois de prison par la suite.

Puis vint *Notre Complot*. C'était le quarantième papier, ici reproduit dans ce recueil.

On ne peut résister à reproduire cette partie de son article :

« Comment leur a-t-on fait croire, à ces disgraciés, qu'à l'heure présente les anarchistes pensaient à faire sauter le parlement.

A l'heure où les députés sont en vacances !

Il faut être au-dessous de tout pour supposer que les révolutionnaires choisiraient un pareil moment. Ne serait-ce que par courtoisie, on attendait la rentrée. »

Ah mais, saper les assises des monuments séculaires, quel crime, quel complot et d'Axa de broder sur le beau chambarde ment que cela produirait, quel superbe spectacle, quel branlebas, dans cette agonie spectaculaire.

« En vérité, il n'est pas indispensable de se sentir anarchiste, pour être séduit par l'ensemble des prochaines démolitions. »

Zo d'Axa n'hésite guère. Il flagelle sérieusement les institutions du vieux monde et en marque le signe fatal...

« Les affiliés du complot n'ont pas besoin d'espérer les lointains avens meilleurs, ils savent un sûr moyen de cueillir la joie tout de suite.

Détruire passionnément ! »

Ainsi s'affirme ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà.

Hem DAY.

BIBLIOGRAPHIE

L I V R E S

Meric, Victor - Zo d'Axa.

Herblay. (S & O). Editions de la revue l'Idée Libre. Coll. Les Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui. 36 p.
La couverture porte le dessin de Steinlen 1921.

Albin - Zo d'Axa.

Lyon. Croquis brefs., essais - biographies - critiques - n. 16 juillet 1923.
Albin. publiciste. 4, rue Chaumais. 8 p.

Campion, Léo - Zo d'Axa.

Bruxelles. Editions « Pensée & Action » 1936 avant dire de Gaston Deryck un hors texte de Steinlen, dix neuf culs de lampe, inédits de l'auteur, une photo de Zo d'Axa.
19,5 x 14, 55 p.

QUELQUES ARTICLES

De Bruchard Henry - Une volonté.

La Plume.

R.E. (René Emery) - Zo d'Axa.

dessin de Grün.
La Plume. Les condamnés de la 9^e. N° 95. 1^{er} avril 1893.

Meric Victor.

Un écrivain : un homme : Zo d'Axa.
Coulisses et Tréteaux. 2^e Série. A travers la Jungle politique et littéraire.
Paris. Edition. Lib. Valois. 7, place du Panthéon, 1931.

Mualdès Pierre - Zo d'Axa.

Paris. Le Libertaire. Samedi 20 septembre 1930.

Barcelone A. - Zo d'Axa.

Paris. Le Libertaire. Vendredi 9 décembre 1927.

Armand E. - Zo d'Axa.

L'En dehors, Orléans, 22, cité Saint Joseph. N° 191 fin septembre 1930.

*** * * - Zo d'Axa.**

Paris. La Revue Anarchiste. N° VIII-XI Juillet Oct. 1930.

A signaler les articles de :

Escoffier — A. Retté — E. Buré — G. Clémenceau — etc. etc...

BIOGRAPHIE

De Mazas à Jérusalem.

dessins de Lucien Pissaro, Steinlen, Félix Vallotton.
Paris, Chamuel, éditeur. 79, rue du Fbg-Poissonnière (Près de la rue Lafayette) 1895. 18 x 10,5 - 253 pp.

Le Grand Trimard.

ornementation par Anquetin, Lucien Pissaro et Félix Vallotton.
Bruxelles, Henry Kistemaekers, éditeur. 73, rue Dupont 1895.
18,5 x 12. 252 pp.

Endehors.

Paris, Chamuel, éditeur. 5, rue de Savoie 1896. 18 x 12 - 248 pp.
L'éditeur imprime Endehors en un mot.

Les Feuilles.

dessins de Steinlen, Willette, Léandre, Hermann-Paul, Couturier, Anquetin, Luce.
Paris, Société Libre d'éditions des Gens de Lettres, 30, rue Laffitte 1900. 22,5 x 14 - 301 pp.

J O U R N A U X .

L'En-dehors.

aucun exemplaire de la collection de l'En-dehors n'a été en ma possession.

La Feuille.

rédaction de 4 à 6 heures. 25, rue De Navarin, Paris. Abonnement : la série de 25 feuilles, France 3 fr. ; extérieur 4 fr.
Le n° 1 porte la date du 6 octobre 1897, le n° 25 (le dernier) 28 mars 1899.
H. 45, L 31,5.

I N E D I T S .

Les Intensifs.

poèmes.

Démolissons.

annoncé dans le Grand Trimard. Edition de Bruxelles, 1895.

OPÉRATION BOULE-DE-NEIGE

Participez, toutes et tous, à la campagne d'abonnements, campagne qui doit nous permettre d'augmenter le nombre de nos pages et de nos parutions. (Ecrire très lisiblement pour éviter les retours).

ENVOYER AUX ADRESSES CI-DESSOUS un service de prospection.
Liste fournie par M

à

(Souligner les noms de ceux auprès desquels ont peut se recommander de vous).

1° M. _____

2° M. _____

3° M. _____

4° M. _____

5° M. _____

VOIR AU DOS.

Aux Editions : PENSÉE ET ACTION

HEM DAY - Boite postale 4 - Bruxelles 29 - C.C.P. 7547.56
Bernard SALMON - 110, r. Lepic, Paris (18^e) - C.C.P. 6730.02

HEM DAY :

Francisco Ferrer, sa vie, son œuvre	10,—
Le Châtiment de Dieu (épuisé)	10,—
Barthélemy De Ligt, l'Homme et l'Œuvre	5,—
Alerte ! Voici les Gaz	5,—
A l'École de Gudwin. La non-violence comme technique de libération	2,—
Manuel Devaldes et le Pacifisme scientifique	5,—
Aperçu sur la vie et l'œuvre d'Es. de La Boétie	5,—
Einstein et son pacifisme intégral	5,—
Ernstyan - Sa vie, son œuvre	10,—
Elisée Reclus en Belgique (épuisé)	10,—
Elisée Reclus et la jeunesse	10,—
La Scandalisation et le point de vue anarchiste	1,—
Gégard de Lacaze Duthiers, le Pacifiste	10,—
G. de Lafuze-Duthiers - L'Aristocratie en action	5,—
Han Ryner, Individualisme d'harmonie	10,—
L'Anarchie dans l'œuvre de Han Ryner	10,—
Han Ryner, Contre les religions des Eglises	10,—

LES CAHIERS DE PENSÉE ET ACTION (suite)

N° 28-29 - L'Internationale de 1864	80,—
N° 30 - Artabachov, Le baiser au néant	40,—
N° 31 - Bakounine, Aspects de son œuvre	40,—
N° 32-33 - L.R.S.S. Un Etat-Patron	80,—
N° 34 - L'Épacte amoureuse de la Science	40,—
N° 35-36 - Ts. d'Axé, Mouquetière, Patriolen de l'Anarchie	80,—

